

GeOlii-DIRE

Revue étudiante de géographie, UQAR, 7^{ème} édition, Décembre 2008



Mot de Bienvenue

Un numéro mettant en vedette le nord québécois et la nordicité, cela peut sembler peu original à l'heure où ces mots résonnent tant dans les médias que dans les discours politiques et sont repris à toutes les sauces. C'est pourtant une région méconnue de la grande majorité des Québécois du « sud », une région à la fois proche mais difficile d'accès où peu de gens s'aventurent. Les étudiants géographes qui ont eu l'occasion d'y effectuer une visite soit dans le cadre d'un stage ou d'un travail en sont revenus avec en tête, plein d'images et de souvenirs. Nous les envions tous un peu d'avoir vécu ce dépaysement intense sans même changer de pays ou de province, d'avoir touché la réalité si différente de Québécois de là-haut ou de ceux qui y travaillent ainsi que d'avoir observé ces paysages vierges à faire rêver. Nous espérons donc que la section Nordicité de ce numéro du Géoui-dire vous en apprendra plus sur ces régions éloignées et les recherches qui y sont menées. Que ces articles et témoignages vous donneront également envie d'en savoir plus et pourquoi pas d'aller y faire votre tour !

Bien sûr les sections habituelles du journal, à savoir culturelle, environnementale, recherche et vie en géo, sont encore présentes et pleines d'articles pour rassasier votre soif d'information et de savoirs, scientifiquement significatifs (ou non).

Bonne lecture!

Susan Drejza

Réalisation de la revue, chroniqueuses, correction, mise en page : Félicia Corbeil, Susan Drejza, Stéphanie Friesinger, Valéry Hamel et Stéphanie Van-Wierts

Sommaire

<i>Section NORDICITÉ</i>		P.
◆ Géographie et archéologie : des fouilles à la baie James		5
◆ Voyage à Umiujaq, Nunavik		9
◆ Une aventure scientifique au nord du cercle polaire		12
◆ Mushuau nipi - Lac de la terre sans arbre		14
<i>Section CULTURELLE</i>		
◆ Mission archéologique en Albanie		18
◆ Le conflit entre deux mondes au <i>Kanata</i>		22
◆ Ça va aller!		25
<i>Section ENVIRONNEMENT</i>		
◆ Le développement éolien au Québec		30
<i>Section RECHERCHE</i>		
◆ Une géographie qui barbe		34
<i>Section VIE en GÉO</i>		
◆ Trois semaines sur le terrain – Ouelle indeed !		38
◆ La vie après...		42
◆ Colloque de l'AQQUA		43
◆ Concours photo de Géographie		45

Équipe de la revue :

Journalistes : Étienne Bachand, Thomas Buffin-Bélanger, Catherine Denis, Marc Desrosiers, Susan Drejza, Chantal Gagné, Marie-Noëlle Juneau, Yanick Larue, Jolianne Lequin, Catherine Plante, Audrey Rémillard, Marie-Pier St-Onge, Suzan Taylor et Benoît Vigneault

Photographies de couverture : Marc Desrosiers

4ème de couverture : Suzan Taylor

Pour nous contacter : geoui-dire@hotmail.com

Un grand MERCI à tous nos partenaires :



UQAR

Service des communications



Regroupement des étudiants en géographie
(REG)



Ce journal a été imprimé sur du papier recyclé

Il est également recyclable ou partageable après usage.

N'oubliez pas, la terre a besoin de vous !

Géographie et archéologie : des fouilles à la baie James

Par Marc Desrosiers, étudiant à la maîtrise en géographie

Que dire d'une région tellement éloignée de son coin de pays qu'on en perd le nord? Comment expliquer la sensation plutôt irréaliste d'embarquer à bord d'un hélicoptère à tous les matins pour se rendre sur un site de fouilles archéologiques en pleine nature? Que penser d'un travail qui jumelle géographie et archéologie?

Les premières choses qui me viennent à l'esprit quand je me pose ces questions portant sur mon expérience de travail de l'été 2008 sont des images clés, des souvenirs indélébiles de ces sept semaines passées en Jamésie :

Un camp de roulotte qui subsistent au beau milieu de nulle part, hébergeant près de deux mille personnes, tant des travailleurs de machinerie lourde, que des administrateurs et même des archéologues. Un transit matinal en hélicoptère au-dessus du couvert nuageux dense et épais, parsemé à l'occasion de petites éclaircies qui nous ont permis d'atterrir en douceur après un piqué sec et abrupt. Le bruit magique du contact entre ma truelle et un morceau de pierre taillé qui s'est révélé être un superbe grattoir en quartzite de Mistassini.



Le camp Rupert

Mais un peu de contexte : en mai 2008, lors du colloque annuel de l'AAQ (l'Association des Archéologues du Québec), j'ai pu prendre contact, grâce à Manon Savard, avec des archéologues professionnels, notamment Gilles Rousseau (géographe et archéologue de formation, mon futur chef de fouilles au Camp Rupert), pour faire valoir mon intérêt pour le domaine. J'ai ensuite contacté Arkéos, une firme d'archéologues-consultant et après quelques discussions via courriel, j'ai eu une offre d'emploi et un billet d'avion sur Air Creebec à destination de Némiscau. Quelques semaines plus tard, je me retrouvais à sept cent kilomètres à vol d'oiseau au nord-ouest de Rimouski, au beau milieu du bouclier canadien, pour deux mois de fouilles archéologiques sur les berges des rivières Rupert, Némiscau et Lemare.

Dès mon arrivée au camp, j'ai été pris en charge par le personnel de la SEBJ (la Société d'Énergie de la Baie James), l'entreprise gestionnaire du camp Rupert, dans le cadre du projet hydroélectrique Eastmain-1A-Sarcelle-Rupert. En quelques heures, on m'avait attribué un logement, une carte d'accès et un plan du campement et je m'amusais à déambuler de part et d'autre de la petite localité artificielle qui allait être mon domicile durant les prochaines semaines. Il ne me restait plus qu'à trouver mes futurs collègues, chose faite le soir même à la cafétéria du camp, autour d'un repas énorme (service à volonté) et d'une tasse de thé.

Les semaines qui suivirent constituaient une expérience d'apprentissage fructueuse des méthodes de travail archéologique, me permettant d'observer et de participer pleinement à toutes les étapes de préparation et de réalisation d'une aire de fouille. C'était également une chance incroyable de voir une région du Québec que je n'avais jamais vue, et qui plus est du haut des airs.



Chaque jour, notre équipe se rendait à l'héliport, embarquait dans le petit appareil mono-hélice et décollait (avec pilote, bien sûr) pour quinze minutes de vol à deux cent kilomètres heures au-dessus de la forêt boréale. J'ai pu observer les chantiers de construction de barrages et la déviation de la rivière Rupert, les coupes à blanc et les brûlis pour dénuder les zones riveraines avant l'enneigement de 2009. C'était choquant de voir comment l'Homme s'appropriait ce territoire naturel, mais également impressionnant de constater l'étendue et les implications financières d'un tel projet. Des milliers d'emplois ont été créés là-bas, incluant le contrat que je

Lacs et champs de blocs

me suis vu octroyer.

Le début du travail archéologique s'est fait à tâtons, je posais des questions par-ci et par-là, m'informant progressivement sur les structures que je retrouvais dans mes puits (carrés de 1m² placés en grille pour recouvrir les sites fouillés).

Mon enthousiasme naïf initial devait être drôle à voir, car j'ai demandé à Daniel (mon premier chef d'équipe) au moins une trentaine de fois si les morceaux de pierre que je trouvais dans mon tamis étaient des éclats. À ma grande déception, et pour l'hilarité incessante de mes collègues, je n'ai rien trouvé après une semaine de travail. Ô, que de joie quand j'ai finalement trouvé quelque chose! C'était une belle trouvaille, un nucléus en chert noir et rouge, situé dans un sondage qui, en théorie, avait été tamisé l'année précédente. Quelle chance que je sois passé derrière celui ou celle qui ne l'a pas découvert!



La dérivation Rupert

La lenteur de mon travail m'inquiétait au départ, car le temps normal accordé à un puits est deux jours. Mon premier m'en a pris quatre! Évidemment, je me suis grandement amélioré, à un point tel que la dernière semaine je complétais un puits et demi par jour! En réalité, ce n'est pas la fouille qui prend



Un puits typique



Pointe de flèche en quartzite de Mistassini

archéologue, mais bien quelqu'un qui avait un baccalauréat en géographie et que, par conséquent, je savais très bien que qu'il n'y avait pas que des moraines qui nous entouraient! (Notez la petite montée de lait).

Heureusement, les archéologues avec qui j'ai eu le plaisir de travailler ont su tirer profit de ma présence, une fois qu'ils ont vu que je pouvais faire autre chose que fouiller rapidement. Outre les commentaires concernant le contexte physique des sites, j'ai pu mettre en place un quadrillage de travail, corriger des points de références erronés, prendre des séries de points de localisation à la station totale, ajuster des cartes (celles qu'ils possédaient étaient faites par un graphiste, donc très belles mais pas très efficaces), prendre des photos aériennes, prendre des points GPS (d'accord, ça c'est facile) et bien d'autres petites choses qui, j'espère, m'ont permis de devenir plus qu'un simple technicien de fouille.

N'allez pas croire que les archéologues avec qui j'ai travaillé étaient niais et ne m'ont rien appris, bien au contraire. Grâce à eux, j'ai notamment pu entamer le long et périlleux parcours d'apprentissage des techniques pour tailler la pierre, ou encore d'analyse des éclats de taille, d'identification et d'analyse de l'organisation spatiale des structures archéologiques sur les sites, de différenciation des cultures matérielles selon les techniques de taille et bien d'autres choses.

tant de temps, mais bien la prise de notes. Mes premières fiches de puits, d'élévation et d'artéfacts étaient remplies lentement, à la sueur de mon front, afin d'être certain de ne pas avoir omis un seul détail. À la fin du contrat, après 350 heures de fouilles, je connaissais mon vocabulaire, ma méthode et ce que j'avais besoin de décrire. Plus une minute perdue à tergiverser sur un aspect ou un autre de la coloration des strates de podzol perturbées par un chablis, car l'œil et la pensée s'aguerrissent rapidement aux rigueurs et aux méthodes du terrain, de sorte que le superflu prend le large.

Un autre aspect qui me revient quand je pense à ce contrat est l'évolution de l'importance accordée à mes connaissances géographiques par mes collègues archéologues. Au départ, bien sûr, je n'avais rien à dire sur quoi que ce soit concernant les formes du relief et l'importance de l'évolution géomorphologique sur l'emplacement des sites archéologiques. J'étais encore obnubilé par le déroulement de mes journées de travail et je n'avais pas de temps pour faire des analyses du modelé du relief ou des coupes stratigraphiques au bord des cours d'eau. Avec le temps, j'ai relevé ma tête et j'ai commencé à prendre en considération ce que j'observais. Puis des questions bien choisies et des commentaires placés au bon moment lors de discussions m'ont permis de faire valoir que je n'étais pas juste un apprenti-

Avec du recul, ce qui me frappe le plus, c'est à quel point la géographie et l'archéologie se sont entremêlées durant ces deux mois de travail. Autant de connaissances et d'observations que j'ai pu émettre, une part égale de notions archéologiques m'est revenue. J'ai souvent lu et entendu dire que les équipes pluridisciplinaires étaient plus efficaces, car chaque discipline apporte quelque chose d'important au déroulement du travail. Je peux enfin dire que j'ai vécu cela. Bien que je n'aie pas été engagé à titre de géographe, le fait d'avoir pu mettre à profit mes connaissances dans le cadre de ce contrat de fouilles archéologiques m'a encouragé à poursuivre ma volonté de jumeler géographie et archéologie dans mon parcours professionnel.

Je termine cet article en écrivant quelques lignes à propos des amérindiens Cris avec qui j'ai eu le plaisir de travailler, discuter et vivre pendant ce contrat. Malgré les difficultés économiques et sociales que ces gens connaissent, il était incroyable de voir l'importance que ces gens accordent à ces fouilles archéologiques et le rôle crucial que leurs connaissances ont joué dans le déroulement de cette campagne de fouilles. Une anecdote de Lissy, une grand-mère amérindienne qui a travaillé avec nous tout au long des fouilles, m'est restée à l'esprit. Un jour elle m'a dit, après deux semaines de travail silencieux de sa part : *"I grew up here. This land is my family's, and has been in my family forever. I know this land, and it knows me."*

Elle connaissait tout de ce territoire qui l'entourait et elle fouillait mieux que tous les techniciens présents sur le Camp Rupert. Elle aurait pu interpréter chaque site archéologique exhaustivement, analysant la répartition spatiale des artefacts, des foyers et des traces de poteaux de bois, sans aucune difficulté et sans aucune qualification professionnelle. Elle savait déjà où la plupart des nouveaux sites archéologiques allaient être situés. Mais savez-vous quel était son emploi avant d'être technicienne de fouille? Elle opérait un dépanneur à Chibougamau.

Elle m'a dit cela sans aucune amertume, car elle était heureuse de pouvoir passer ses journées en pleine nature, à étudier le passé de son peuple. Mais sa phrase m'a profondément touché et m'a forcé à prendre conscience qu'elle, et tout les autres Cris qui travaillaient avec nous, représentaient une expertise archéologique incroyable qu'il ne fallait pas négliger, et surtout, ne pas ignorer. Mais je l'ai finalement compris à ce moment là.



Voyage à Umiujaq, Nunavik

Par Audrey Rémillard, étudiante au baccalauréat en géographie à l'Université Laval

Il est 3h du matin, 29 juin 2008. Je prends un taxi qui me mène tout droit vers le pavillon Abitibi-Price de l'Université Laval où deux collègues, un chercheur et un minibus m'attendent pour un périple de 19 heures consécutives de voiture. Destination : Radisson. Sur le chemin, un village attire mon attention : Matagami. Il s'agit du dernier endroit où il est possible de s'approvisionner en essence et en nourriture, notamment en chips, en gâteaux et en bonbons de toutes sortes, apparemment l'alimentation favorite des habitants de la place, les Cris. Ensuite, c'est l'entrée sur la route de la Baie James où un immense panneau ne manque pas de nous avertir que nous entâmons une route isolée sur 375 kilomètres, ce qui représente plus que la distance Rimouski-Québec!



Rivière Eastmain

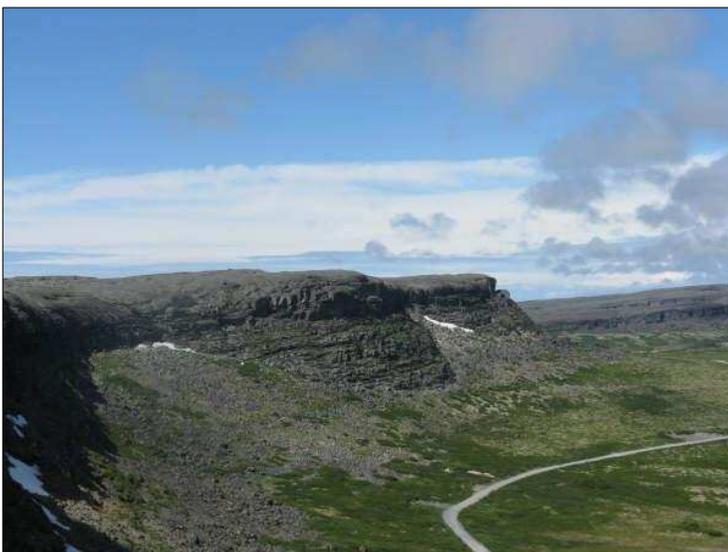
Là, un restaurant et un poste à gaz sont disponibles. Mais avant d'atteindre Radisson, quelques 245 autres kilomètres nous attendent. Sur l'ensemble de cette route qui traverse la région de la Jamésie sur 620 kilomètres, il a été possible de voir plusieurs ours, les rapides de la fascinante rivière Rupert, qui sera bientôt détournée, la beaucoup moins impressionnante Eastmain, qui a été détournée, et la diminution fulgurante de la hauteur des arbres! Le 30 juin, j'ai déjeuné au resto de la place et j'y ai rencontré Maxime Boivin, géographe de l'UQAM et participant de MobilUQ 2008. Quel hasard! Nous avons pris le même vol à bord d'un Twin-Otter de la compagnie aérienne Air Inuit, ce qui est plutôt un petit avion! Nos chemins se sont séparés à Kuujuarapik, où j'ai poursuivi ma route avec mes comparses jusqu'au prochain village : Umiujaq (les « u » sonnent comme des « ou » et le « j » ne se prononce pas). Il s'agit d'une communauté inuit qui ne compte pas plus de 300 âmes et dont le nom signifie « qui ressemble à un bateau » (c'est mieux que Puvirnituk qui signifie « là où il y a une odeur de viande putréfiée »).



Mes premières expériences dans ce village qui me servira d'hôte pour un peu plus de trois semaines ne sont pas extraordinaires mais participent déjà à mon choc culturel. Le premier aperçu d'Umiujaq a été l'aéroport qui a plus l'air d'un garage. Là, les deux policiers du village attendent de voir qui débarque et avec quel genre de bagages. Umiujaq est un village sans drogue et sans alcool, d'où la vérification des bagages les plus louches. J'ai appris par la suite que ce sont seulement les Inuits qui se font interrogés et fouillés et non les Blancs! Nous nous

sommes par la suite dirigés vers notre maison, celle d'Eddie Kumarluk. J'ai été surprise d'apprendre qu'il était primordial d'enlever nos souliers avant d'entrer dans la maison, sinon, il s'agit d'un manque de respect. Ensuite, nous sommes allés vers l'épicerie dans la boîte du pick-up. En descendant, plein d'enfants accouraient vers nous en demandant avec un accent loufoque : « What your name? » Une jeune fille s'est précipitée vers moi et semblait complètement intriguée par mes tatouages et mes piercings qu'elle s'empressa de toucher. Le contact est plutôt direct! À mon entrée dans l'épicerie, la première chose qui a attiré mon attention est les prix : shampoing, 12\$; thon, 5\$; céréales, 8\$; pizza congelée, 15 \$ et ainsi de suite. De plus, les légumes et les fruits sont très rares. Le soir arrivé, je suis allée me promener. Tout à coup, un gang de chiens accourait vers moi. Et oui, les chiens sont pour la plupart en liberté dans le village. La plupart sont des huskies. Ils sont magnifiques malgré leur apparence malpropre. Ces chiens m'ont suivi tous les soirs sur la plage alors que j'admirais les couchers de soleil époustouffants sur la Baie d'Hudson. D'ailleurs, il se couche à 23h dans ce coin de pays!

Le lendemain, le 1^{er} juillet, ma première surprise est de voir que tous les Inuits fêtent allègrement *Canada Day*! Mes collègues sont allés sur le terrain en hélicoptère et m'ont laissé au village faute de place. J'ai décidé de partir en 4 roues pour me promener et c'est là que j'ai découvert les fabuleuses *cuestas*. En fait, le village se trouve sur le versant doux d'une *cuesta*. La longue série semble surgir de la baie et plonge plus loin drastiquement. À leurs pieds, c'est l'immense et magnifique lac Guillaume-Delisle. La journée a été remplie d'émerveillements. C'est une chance formidable puisque déjà le lendemain, j'apprends ce qu'est le brouillard de l'est de la Baie d'Hudson. En fait, huit jours consécutifs de brouillard nous attendent. La température était en moyenne de quatre degrés en début juillet. J'ai toutefois eu droit à une petite demi-journée d'éclaircissement où j'ai eu mon baptême d'hélicoptère. J'ai survolé la région et j'ai contemplé d'innombrables paises, lacs de thermokarst, glissements de terrain ainsi que plusieurs pistes de caribous. En gros, c'est ce qui résume la première partie de mon séjour dans le nord.



Cuestas

Le 10 juillet au soir, quelque chose d'inattendu survient. Le téléphone a sonné à la maison alors que je buvais mon premier verre de vin en cachette. C'était une habitante de la place qui appelait pour nous dire qu'il y avait du béluga de prêt sur la plage et que nous pouvions aller s'en chercher. Apparemment, elle croyait parler à un autre habitant de la place. Ce coup de fil a attiré l'attention de mon comparse et moi-même, et nous nous sommes précipités sur la plage. Il y avait effectivement du béluga sur la plage, coupé en morceaux. Le village au complet s'y trouvait et chacun prenait le morceau qui l'attirait. Tous avaient la cigarette à la bouche, goûtaient leur morceau, en mettaient un dans un sac plastique et l'accrochaient sur la poignée de leur quatre roues.

À mon retour, je me suis arrêtée deux jours à Kuujuarapik. Ce village est à moitié cri, où les rues ne sont pas pavées, et à moitié inuit, où les rues sont pavées. En fait, tout le village est fait en double. Il

y a donc deux bars. J'ai enfin bu tranquillement une bière (dans le bar inuit). Le lendemain, il faisait 28 degrés. Et oui! Mon voyage tirait à sa fin et j'ai profité au maximum de cette dernière journée. Le soir, avec toute la gang qui logeait au CEN, nous avons joué une game d'ultimate freesbee sur la plage avant de tous se lancer dans l'eau glaciale de la Baie d'Hudson. Que de plaisir!

En conclusion, l'expérience nordique a été très enrichissante sur le volet humain. Côté d'une communauté inuit est un privilège malgré les quelques inconvénients que cela engendre comme les prix exorbitants et devenir la risée des enfants du village!



En conclusion de ma conclusion, j'ai envie d'être québécoise. J'ai le goût de dire que mon expérience n'a pas été de tout repos et que j'ai parfois pensé abandonner. J'ai trouvé mon réconfort lorsque, en observant les merveilles autour de moi, une seconde me suffisait pour me dire : « C'est pour ça que je suis géographe! ».

GÉOLYMPIADES 2009

Cette année les géographes se retrouveront à Québec les 9, 10 et 11 janvier 2009 pour cette compétition géographique amicale.



La NORDICITÉ sera à l'honneur de ces jeux.

Y serez vous ?

Pour plus de renseignements :
<http://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9olympiades>

***Pourquoi pas une
4^{ème} victoire ?***

Une aventure scientifique au nord du cercle polaire

Par Marie-Pier St-Onge, étudiante au baccalauréat en géographie

Du 24 août au 11 septembre 2008, une équipe de l'ISMER a participé à une mission en Mer de Baffin afin d'aller récolter des données sur le passé de notre planète. Ce fut, pour moi, mon « terrain » de maîtrise.

Durant ces quelques semaines, près d'une trentaine de scientifiques internationaux ont vécu en communauté sur le plus vieux navire de recherche de la garde côtière canadienne, le CCGGS Hudson (figure 1). Dans cet article, je vous présenterai les objectifs scientifiques et les objectifs ludiques de ce projet. J'essaierai de faire ressortir les événements les plus intéressants du voyage.



Figure 2 : Mon périple (merci à Yanick Larue)



Figure 1 : Le Hudson et moi

Aspects scientifiques :

L'objectif de cette mission pluridisciplinaire était de récolter des carottes sédimentaires afin d'améliorer notre compréhension de la paléo-océanographie et du paléoclimat de la baie de Baffin et des régions adjacentes (figure 2). Plus spécifiquement, c'était de reconstruire l'époque Holocène (derniers 10000ans) pour plus d'une dizaine de sites grâce à l'analyse de leurs propriétés physiques, chimiques et paléomagnétiques. D'autres

échantillons ont aussi été relevés pour obtenir des informations physiques et biologiques sur la colonne d'eau. Et, tout au long de l'expédition, des données sismiques ont été collectées afin de mieux connaître la forme et la composition du fond marin. Grâce au paléomagnétisme, je pourrai dater les découvertes réalisées sur les carottes avec une grande précision. Le paléomagnétisme est un outil indispensable dans des milieux comme l'Arctique car le matériel datable est rare. Pour d'autres résultats, il faudra attendre encore une ou deux années, le temps que ma maîtrise avance!



Figure 3. Carottes sédimentaires en attente d'être analysées

Aspects ludiques :

Et oui, trois semaines confinés à un espace très restreint avec plus d'une cinquantaine de personnes (scientifiques et équipage) c'est très difficile. Heureusement, j'étais avec la *Rimouski dynamique crew* comme on nous appelait! On avait beau être sur un bateau anglo-saxon, on savait comment s'amuser. En plus, vous saurez qu'il n'y a pas de taxe sur l'alcool en eau internationale. Résultats : bouteilles de vin à 10,00\$ et bières en canette à un dollar l'unité! Disons que je ne suis plus capable de regarder une canette d'Alexander Keith sans avoir de haut-le-cœur tellement j'en ai bu!! La brasserie rimouskoise « Le bien le malt » me manquait!!! Aussi, on avait d'excellents musiciens à bord pour agrémenter nos soirées.

Vous vous doutez bien que le paysage était aussi très impressionnant. Au moment de notre premier iceberg, nous étions trente sur le pont à prendre des photos où le majestueux bloc de glace paraissait minuscule sur nos écrans. Mais quelques jours plus tard, ils arrivaient par plusieurs dizaines. Alors on en a eu pour notre argent! Je me permets aussi de vous présenter la photo d'un des rares êtres vivants que nous avons croisé durant ces trois semaines (figure 5). Un gentil ours polaire comme dans les publicités de Coke. Très cliché pour les changements climatiques.



Figure 4: Nostalgie...

Tout compte fait, ce fut un dépaysement total et ça m'a permis de créer ou de solidifier des amitiés durables avec de futurs collègues. Ça en vaut vraiment le coup, alors je recommande ce genre de projet de recherche à tous ceux que ça peut intéresser!



Figure 5 : Ours polaire qui dérive sur la banquise (photo : Ursula Quillmann)

Mushuau nipi - Lac de la terre sans arbre

Par Marie-Noëlle Juneau et Benoît Vigneault, étudiant(e)s à la maîtrise en géographie

Le Nord est une destination mystérieuse. Dans mon imaginaire d'enfant, c'était la direction que je devais prendre pour rejoindre le père Noël. Déjà, mon esprit de géographe saisissait bien le concept des longues distances et je me doutais bien qu'il devait se trouver sur le parcours un monde dont j'ignorais tout. Dans une vitrine du village Huron, les raquettes en babiche et les mocassins me fascinaient, tout comme les grands yeux bleus du grand chef Claude Sioui. L'image de « l'indien » que je me faisais à l'époque référait plutôt au *Petit Hiawata* du conte de Disney. Plusieurs années passèrent avant que me soit donné le réel privilège de cohabiter avec un groupe d'individus issu du peuple fascinant, rieur et irréductible que sont les Innus. C'est sur la terre des anciens, au cœur de l'Ungava, que le rêve s'est réalisé, et voit le jour chaque année depuis maintenant trois ans. Le projet est simple, quoique insolite : monter un campement traditionnel innu sur la presqu'île de Wedge Point (56°23'58"N, 64°45'44"W) pour le déroulement d'un quatrième *Séminaire nordique*. Il s'agit d'une rencontre où se rassemblent Innus et Québécois pour discuter des enjeux liés au développement du territoire ancestral innu, le *Nitassinan*. Cette année, Benoît faisait partie du voyage pour monter le campement. Voici quelques bribes de ce fantasme nordique, une concoction spéciale pour les rêveurs du Nord et les curieux de ce peuple méconnu.



« Nous survolons enfin les pays d'en-haut, une mer infinie de lambeaux de terre, d'innombrables lacs et rivières, et combien de portages épargnés! Dans cette contrée de l'intérieur, l'immensité de la toundra montre son visage. Nous sommes dorénavant au pays du caribou. Mes premières heures en terre mystique furent des plus éloquentes. À peine deux heures passèrent depuis notre arrivée que l'esprit du caribou nous fait don d'un jeune caribou pour pourvoir à nos besoins. Les aînées sont reconnaissantes, elles iront offrir du tabac à l'ancien »

Mani nipemianan —
Wedge Point, Rivière George, août 2006



Le *Mushuau nipi*, carrefour culturel de la nation innue

Aux abords du *Mushuau nipi* repose un véritable carrefour culturel de la nation innue qui occupe le territoire depuis le retrait des glaces wisconsinienne. Dans ce pays de pierre et de vent, la survie à l'intérieur des terres est intimement liée à la présence du caribou. Or, le Nord québécois est l'hôte de deux grands troupeaux de caribous, dont celui de la rivière George qui compte aujourd'hui 400 000 têtes. Le troupeau de la rivière George tient son nom d'après son couloir naturel de migration qui amène les bêtes à traverser la rivière de ce nom deux

fois par année. Le *Mushuau nipi* était un lieu de prédilection pour l'approvisionnement en viande de caribou. De nombreuses familles s'y réunissaient afin d'y faire la chasse. Elles provenaient autant de la côte (Saint-Augustin, Mingan, Sept-Îles) que du Labrador (Goose Bay, Fort Chimo, etc.). Alors, une grande solidarité s'emparait de chacun qui s'empressait au dur labeur de la chasse et de la préparation de la viande. Chacun avait dans l'esprit d'éviter la famine et de pourvoir aux besoins de tous pour l'hiver. Il existe un grand respect envers le caribou chez les peuples qui occupent l'intérieur des terres car ce dernier fournit nourriture et vêtements, fils et aiguilles, outils divers, etc. Il existait autrefois ceux que l'on nommait les « gardiens de caribous ». Ces chasseurs de caribou pouvaient passer deux ou trois ans dans les terres sans jamais rejoindre la côte. Ils demeuraient dans les terres durant l'été afin de faire vigie aux endroits de passage du caribou lors de la migration annuelle et faisaient provisions des nécessaires aux postes de traite l'hiver ou auprès des visiteurs.

C'est ainsi que le *Mushuau nipi* est devenu l'hôte de plusieurs sites d'occupation autochtone ancestraux et récents. Des recherches archéologiques menées entre 1973 et 1979 dans ce secteur ont permis de documenter plus de 6000 ans d'occupation du territoire, soit de l'Archaïque ancien (6000-3700 ans A.A.) à la période historique tardive (1840 à 1945). En tout, 83 sites furent identifiés sur la basse terrasse près de la rivière. De ce nombre, 34 appartiennent à la paléo-histoire et les 49 autres à la période historique. Divers indices furent retrouvés sur les lieux dont des structures de tentes, des foyers, des caches, des outils, des concentrations d'os calcinés et quelques sépultures.

Wedge Point, terre d'accueil

Le site d'accueil est établi à l'endroit de Wedge



Point, *Kanuaakant Atik* en Innu, ce qui signifie « là où l'on poursuit le caribou dans l'eau et on le tue ». À mi-chemin entre le 56^e et 57^e parallèle, cette presqu'île repose sur la rive ouest du *Mushuau nipi*, le « Lac de la terre sans arbre ». Sur les cartes francophones, nous pouvons y lire lac de la Hutte Sauvage, une traduction maladroite de l'appellation anglaise, *Indian House Lake*. Le *Mushuau nipi* est un lac qui s'étend en longueur sur 106 km. Il s'agit en fait d'un élargissement de la rivière George, situé dans le premier tiers de celle-ci. La rivière George prend sa source à la ligne de partage des eaux au nord du réservoir Smallwood et s'écoule sur 560 km vers le nord avant d'atteindre la communauté inuite de Kangiqsualujjuak dans la baie d'Ungava.

Comment s'y rendre ???

La véritable aventure s'amorce à partir de Sept-Îles, quoique la route entre Baie-Comeau et Sept-Îles à cinq dans une Tercel 1996 avec plus d'un mois de vivres et de matériel de camping constitue en soit une aventure.

Première étape, franchir les 573 km qui séparent Sept-Îles de Schefferville en train sur le chemin de fer bâti par la minière *Iron Ore Compagny* dans les années 50. La compagnie *Tshiuetin* (le Nord) qui assure le transport des marchandises et des passagers est gérée par les nations Naskapi et Innu. Cette traversée continentale permet de découvrir l'incroyable grandeur des hauts pays nord-côtiers en remontant d'abord le long de la rivière Moisie et éventuellement dans l'hinterland québécois. Cette distance se fait rarement en moins de douze heures vue l'état du chemin de fer, la priorité de passage des trains minéraliers, mais surtout, les nombreux arrêts pour les canotiers, les «pousseurs de track» ou encore les chasseurs qui ont oublié leur carabine dans le wagon à destination de Labrador City. En plus des arrêts fréquents, ces aléas occasionnent même des marches-arrières de plusieurs longues dizaines de minutes, 45 minutes dans l'épisode de la carabine! Heureusement, le paysage escarpé de la Moisie permet de prendre son mal en patience.



L'arrivée à Schefferville se fait de nuit, une communauté «multiethnique» composée de 637 Naskapis, 464 Innus et de 250 blancs. Le débarquement des bagages et du fret est une belle représentation de la théorie du chaos. L'attitude *reggae* est définitivement à proscrire pour quiconque veut retrouver l'ensemble de son bagage ! L'ambiance et l'excitation qui règnent sur le quai et parfois à l'intérieur du train ne sont pas sans rappeler des scènes de l'Amérique centrale ou de l'Asie. En effet, l'omniprésence des enfants, l'absence de structure ainsi que l'attitude désinvolte des autochtones face aux situations tendues accentuent le sentiment de dépaysement et confirme l'entrée dans une autre culture, dans un autre système de valeurs.

Le départ pour le *Mushuau nipi* se fera en hydравион en partance de *Squaw lake*, de la pourvoirie NORPAQ des frères Paquet. L'orgasme du géomorphologue est instantané. Enfin un paysage dénudé où le filtre de la végétation ne masque pas le témoignage du passage des glaciers.

Un peu de géomorpho !

Les formes géomorphologiques d'intérêt ne manquent pas dans la région. Au-delà de l'absence de végétation, la relative jeunesse du paysage présente une géomorphologie glaciaire et périglaciaire très bien préservée. Il existe notamment des preuves d'occupation de la région sur les rives du paléo lac *Mushuau nipi*, le *Naskaupi*. Cet ancien rivage lacustre témoigne d'un niveau d'eau beaucoup plus important il y a environ 6000 ans, au moment de la déglaciation de la région. L'écoulement du lac devait être contraint soit par la présence de langues glaciaires résiduelles en aval, soit par des barrages morainiques. Aujourd'hui, le niveau du lac se situe environ 100 mètres plus bas.



L'écoulement du lac devait être contraint soit par la présence de langues glaciaires résiduelles en aval, soit par des barrages morainiques. Aujourd'hui, le niveau du lac se situe environ 100 mètres plus bas. Outre les nombreux complexes morainiques et les anciens rivages du lac, on retrouve dans la région immédiate du campement de Wedge Point (moins d'un jour de marche) des eskers, des deltas, des kames et kettles, des blocs perchés, des vallées glaciaires et des formes drumlinoïdes. Le domaine périglaciaire n'est pas en reste avec la présence de sols polygonaux, de sols striés, d'ostioles, de paises, de gélifracets et d'anciens systèmes dunaires végétalisés.



Les Innus ont su profiter de ces entités géomorphologiques en se postant sur le promontoire qu'offrait une moraine délavée. L'avantage d'une avancée sur le lac, favorise une exposition à la brise lacustre qui éloigne les moustiques, mais surtout permet de voir venir le caribou qui traverse la George à cet étranglement de la rivière.

Ces énumérations géomorphologiques sont loin d'être exhaustives et beaucoup de travail de repérage et de reconstitution reste à être effectué. En bref, l'emplacement du campement constitue une concrétisation des cours théoriques de géomorphologie glaciaire et périglaciaire.

D'ailleurs, pour les intéressés, pourquoi pas un stage dans le nord?



Mission archéologique en Albanie



Par Chantal Gagné, étudiante au baccalauréat en géographie

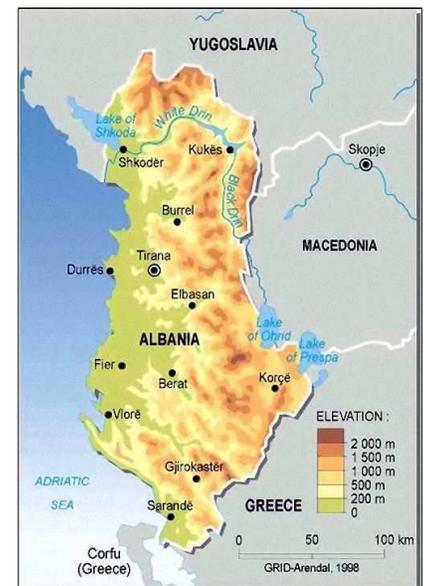
Mise en contexte :

Au mois de mai dernier, j'ai vécu une expérience de stage unique dans le domaine de l'archéologie au sein d'une équipe dynamique et débordante de compétence. Cette équipe était constituée d'Albanais, de Français et de Québécois, soit un beau portrait de mixité culturelle. Ce stage s'est déroulé en deux étapes et constitue également mon mémoire de baccalauréat. Ce dernier consiste à établir la reconstitution de l'alimentation et de l'économie végétale d'un site de l'Antiquité tardive, soit le site archéologique de Byllis; à l'aide d'analyses carphologiques réalisées en laboratoire avec la collaboration de Manon Savard, professeur en géographie à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR). Ces analyses permettront par la suite de préciser la fonction des aires centrales du quartier, de reconstituer en partie l'alimentation de ses habitants, les pratiques agricoles et l'économie de Byllis. Dans un premier temps, le stage m'a permis de m'initier aux fouilles archéologiques sur le site de Byllis sous la supervision de Nicolas Beaudry, professeur en histoire à l'UQAR. Cette participation a été fort utile pour ma compréhension de l'environnement, afin de permettre une meilleure interprétation des échantillons récoltés. Dans un deuxième temps, les échantillons récoltés lors des fouilles ont été traités par flottation. Avant d'entrer dans le cœur du sujet, voici un portrait historique du pays d'accueil et du site de Byllis.

Description du pays d'accueil

La république d'Albanie est un pays montagneux d'Europe orientale situé dans la péninsule des Balkans. Les Albanais la surnomment « *shqipëria* », ce qui signifie le pays des aigles. L'Albanie est l'un des plus petits états d'Europe avec ses 28 748 km², partageant ses frontières avec la Serbie au nord-ouest, le Monténégro au nord, la Macédoine à l'est, la Grèce au sud et la mer adriatique à l'ouest. Ce pays compte 3,5 millions d'habitants, constitué de plus de 90% d'albanophones. Par sa langue, l'Albanie fait partie de l'un des pays les plus homogènes au monde. Cette langue est d'ailleurs l'une des plus anciennes d'Europe. Historiquement, les Albanais seraient les descendants des Illyriens, peuple indo-européen venu s'installer dans la région des Balkans vers 1000 ans avant notre ère. En résumé, l'Albanie a été colonisée par les Grecs au VII^e siècle et est devenue par la suite une province Romaine en l'an 168. Le pays possède un passé très mouvementé se traduisant par plusieurs invasions survenues au cours des siècles par l'empire byzantin, les Bulgares, les Normands, les Angevins de l'Italie du Sud, les Serbes, les Vénitiens et les Ottomans.

Cette dernière occupation s'observe actuellement par un taux de population musulmane élevé dans le pays. Néanmoins, l'évènement le plus marquant de son histoire a été ces longues années sous l'influence d'un régime communiste très autoritaire gouverné par Enver Hoxha de 1944 à 1985. Durant plus de 40 ans, le pays a été isolé du reste du monde par la fermeture de ces frontières et par la présence d'une forte occupation militaire. On peut ainsi observer dans le pays de nombreux bunkers omniprésents dans le paysage, soit des vestiges de cette longue période militaire. Le gouvernement craignait alors une nouvelle invasion allemande et italienne.



L'année 1989 a marqué la chute du communisme et sa réhabilitation politique s'est avérée très longue et difficile traduit par son long isolement, où aucun développement économique n'a été réalisé. Le début des années quatre-vingt-dix a donc été marqué par l'exode de 40% à 70% de la population totale, qui s'est déplacée principalement vers la Grèce pour y travailler.

Contexte historique de Byllis

La ville de Byllis a été fondée vers le milieu du IV^e siècle av.J.-C. Elle se situe au sommet de la montagne de « Gradishta e Hekalit » à 524 mètres d'altitude et surplombe la vallée de la Vjosa, dans la région de Mallakashtra en Albanie (fig.1). Au VI^e siècle Byllis était une des villes les plus importantes de la province de la Nouvelle Épire, région montagneuse des Balkans. La ville de Byllis a presque été entièrement désertée à la fin du VI^e siècle, sous la menace des invasions avaro-slaves, peuples indo-Européens du Nord. Cet abandon a permis une bonne conservation de ces lieux, où les structures de la ville romaine tardive sont toujours présentes.

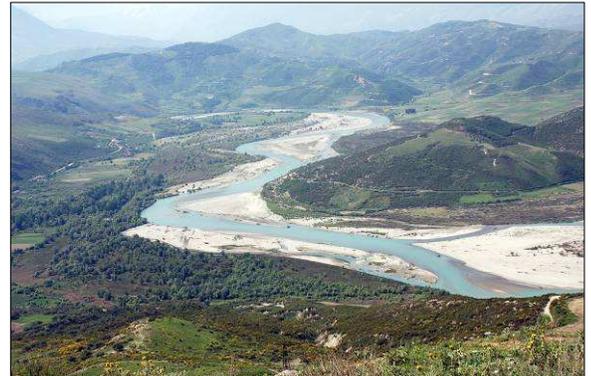


Figure 1. Vallée de la Vjosa



Figure 2 : Pièce N2

Aide de terrain : Site de Byllis

En premier lieu, j'ai été assistante de terrain pour la campagne de fouille sur le site de Byllis, situé dans l'arrière pays d'Apollonia. Sur le site j'ai travaillé dans le secteur Sud-Est du quartier épiscopal, dans la pièce N2 (fig.2). La moitié de cette pièce n'avait pas encore été fouillée; donc j'ai eu la chance de participer à toutes les étapes de la fouille archéologique. La couche d'humus du sol a été enlevée dans un premier temps, nous laissant entrevoir la couche de démolition. Cette couche correspond au toit du bâtiment d'origine, où nous avons retiré toutes les tuiles et les pierres

avant de creuser le sol pour en arriver au plancher de la pièce. Ce long travail s'est fait de manière précise et méticuleuse en prenant soin de ne rien abîmer. Des mesures et des photographies ont été prises de l'aire de fouille pour permettre aux archéologues et historiens de la reproduire sur papier et dans l'espace par modèle informatisé. Le but de cette méthode étant de récolter le plus d'informations possible avant la fermeture des aires de fouille, qui sont par la suite recouvertes de terre durant l'hiver. Toutes ces étapes ont été réalisées au cours du mois. La pièce nous a dévoilé quelques pithos (fig.3), soit un profond récipient d'origine grecque utilisé autrefois pour entreposer des denrées non périssables comme des céréales et des liquides (vin). Tous les artefacts ont été amassés, identifiés et mis en sac, soit les ossements, le verre, la céramique, les morceaux de tesselles, le bitume et les objets divers (ex : monnaies, sculpture en os, clous).



Figure 3 : Pithos (N5)

Méthode de flottation

Le stage s'est poursuivi par une récolte d'échantillons en provenance du site de Byllis. Dans un premier temps, les échantillons ont été pesés et flottés dans un grand baril sur lequel un bec verseur avait été fixé. À l'aide de tissus de filtration contenant différents grossiers de maillons, les échantillons de terre plus lourds et plus légers ont pu être séparés et récoltés. Par la suite, les échantillons ont été séchés, triés et mis en sac. La récolte s'est avérée très riche en ossements, en coquilles d'oeuf et en fragments de céramique. Les restes carphologiques récoltés durant cette première étape ont été des fragments de noyaux d'olives, dont l'un s'est avéré complet. La présence de la presse à olive et les pithos ainsi qu'un bain de décantation témoignent bien de cette découverte. La suite des analyses carphologiques, provenant des résidus flottant font actuellement objet d'analyse sous binoculaire et constitue la poursuite du projet.



Mes impressions sur l'Albanie

C'est avec une grande ouverture d'esprit et une grande joie que mon expérience en terre albanaise a débuté. Dès notre arrivée, nous avons reçu un accueil des plus chaleureux. Nous étions hébergés dans une résidence aménagée pour recevoir des équipes de fouilles à proximité d'un site archéologique du nom d'Apollonia. Le lieu d'hébergement était vraiment magnifique je vivais avec des colocataires pour le moins surprenants dont entre autres des moutons, tortues, des chiens et une multitude d'oiseaux. Mon lieu de travail était des plus agréables. Malgré la barrière linguistique, j'ai pu établir de bons échanges et apprendre davantage sur ce pays qui m'était alors inconnu. Ce qui m'a le plus surpris, c'est l'étonnante habileté des Albanais à travailler en blanc dans la terre et la poussière sans se salir. Ils m'ont aussi appris que boire du lait mélangé à du yogourt et du sucre aidait à la déshydratation! J'ai fait la découverte du raki, boisson nationale du pays. La première fois cela surprend, mais on s'habitue et le goût est différent à chaque fois tout dépendamment des cuvées. La nourriture ma agréablement surprise. Mélika, notre cuisinière, nous a concocté d'excellents plats tout au long de notre séjour. On y mangeait entre autre des cuisses de grenouille, du chevreau, de l'aubergine farcie et beaucoup de légumes; sans oublier les succulentes crème à la glace bien méritées après les longues journées de travail sous la chaleur. Chacun notre tour on payait la tournée de glace, de bière et même de raki. La vie en communauté a été des plus agréables, j'ai fait la rencontre d'Albanais, de Français, d'un Serbe et d'un Slovaque qui ont tous été très sympathiques. Avec certains j'ai même pu créer des liens d'amitié.

Je pourrais écrire des pages et des pages sur mon expérience en terre albanaise, mais je peux conclure en soulignant que cette expérience m'a permis de développer un intérêt pour l'archéologie et l'histoire en complément avec ma formation universitaire en géographie et d'élargir ainsi mes champs de compétences. L'Albanie est un pays à découvrir, en plein essor économique où vivent des gens très chaleureux et accueillants en plus d'offrir des paysages magnifiques.

**Je tiens à remercier Manon Savard et Nicolas Beaudry, qui m'ont soutenus tout au long de cette expérience professionnelle et qui m'ont permis de vivre cette belle aventure !!!*



L'Albanie en images

Sources :

- ◆ Pascale Chevalier, Skënder Muçaj, Nicolas Beaudry, Tony Kozelj et Manuela Wurch-Kozelj, « Byllis (Albanie), campagne 2007 : le quartier épiscopal, la basilique E et les carrières », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre*, 12 (2008).
- ◆ Université Laval, 2008
- ◆ Photos prises par Chantal Gagné

Le conflit entre deux mondes au *Kanata*¹

Par Jolianne Lequin, étudiante au baccalauréat en géographie

Parce que les questions concernant le territoire sont supposées nous interpeller, j'ai choisi de parler d'un truc dont on entend rarement parler: les revendications territoriales des autochtones. Du moins, on en entend parler, mais on se sent plus ou moins concerné par la question. Majoritairement, la population est dérangée par ces revendications et méprise les communautés autochtones.

Je suis actuellement un cours d'anthropologie des Amérindiens et sérieusement, je regrette de ne pas m'être intéressée à la question plus tôt. C'est vrai ! Un conflit d'usage et identitaire si important que ça et qui pourtant semble laisser pas mal de gens indifférents. Un conflit qu'on généralise et banalise. Évidemment la question n'est pas si simple. En fait elle ne se résume pas à une simple question de revendications territoriales comme pensent plusieurs, comme je pensais aussi. En fait, c'est pas mal plus chaud que ça comme sujet puisqu'il est nécessaire de reculer dans le temps pour bien saisir les fondements de ces revendications. Si nous voulions faire de la gestion intégrée en matière autochtone, nous ne pourrions pas nous contenter des besoins présents dans une perspective futuriste, car la question autochtone importe de considérer des faits historiques sur une période de temps d'au moins quatre cent ans. Et là est, entre autre, la complexité de la matière. Dans une perspective de gestion intégrée, il importe de comprendre dans quel cadre pluriel s'inscrivent les revendications territoriales autochtones.

Ce que je vous propose ici est un rappel historique de ce qu'ont subi les autochtones². En fait, ce n'est même pas un rappel, car rares sont ceux qui ont un jour été informés de toute cette saloperie d'histoire. Ce que je vous propose c'est plutôt une histoire qui aurait dû faire partie de notre éducation, de l'éducation populaire. Si on avait pris le temps de nous initier à la question, comme vous le faites présentement en lisant cet article, il se peut fort bien que davantage de personnes auraient soutenu les causes autochtones au lieu de les condamner. Mais comme pour l'esclavagisme et les sans-abri, les gouvernements font l'autruche et tassent du revers de la main la question autochtone, prenant soin de ne pas inclure cette matière dans le système d'éducation. Bref, ce que ce texte propose est un résumé de certains événements et de certains points, concernant aussi bien l'époque coloniale que les temps plus modernes, lesquels définissent les relations et les revendications autochtones actuelles. Les objectifs recherchés : renverser les préjugés et partager de vraies informations.

Les premières représentations des autochtones

Déjà avant même leur premier contact avec les peuples d'ailleurs, les Européens entretenaient des propos ethnocentriques et préjudicieux envers eux. Ainsi, l'*Autre* est imaginé avant même d'être connu et rencontré. C'est du moins le cas de certains propos d'Hérodote et de Marco Polo par exemple.



Alimentées plus tard par l'exotisme³ qui est traduit dans les publicités et dans les récits de voyages (dont ceux de Colomb), les représentations des autochtones ont continuellement grandi dans l'imaginaire collectif de l'époque coloniale. Ce que l'on constate de ces représentations, c'est qu'elles sont basées sur une comparaison, au niveau du physique, de l'esthétisme et du mode de vie entre les Européens et les Amérindiens. Malheureusement, ces [fausses] représentations se sont ancrées dans les mentalités et ont servi de justification à l'empire pour le contrôle des autochtones et la dépossession de leur territoire. On dira donc que

ces perceptions ethno ou eurocentriques ont eu comme conséquence d'inférioriser les Premières Nations au profit des Blancs. Dans le même ordre d'idées, parce que les autochtones n'avaient supposément ni loi, ni roi, ni foi, les Européens voyaient là un devoir de « *civiliser* » ces « *sauvages* » et ces « *barbares* », qui croyait-on, auraient été meilleurs que n'importe quel autre esclave !

C'est donc dans une asymétrie béante à différents niveaux, mais particulièrement au niveau du pouvoir, que se sont mises en place les premières relations entre les Amérindiens et les Blancs. Les Européens, ayant une plus longue expérience en politique, ont ainsi été en mesure de manipuler ceux qui tantôt étaient des alliés, tantôt des adversaires. Il ne faudrait pas oublier de dire que l'objectif premier des Européens, tant de la France que de la Grande-Bretagne, était de bâtir en Amérique « une seule nation » : l'empire de l'unicité ! C'est donc dans cet optique, que les représentations des autochtones et un objectif xénophobe (mais surtout mercantile) se sont unis pour engendrer un contexte absolument difficile, rendant les Amérindiens prisonniers d'un système qui leur était imposé et qui visait particulièrement à les éliminer, voir à les assimiler.

Les premières justifications de dépossession des terres

Les Blancs et les Amérindiens n'avaient pas (et n'ont toujours pas aujourd'hui) la même perception et la même définition du territoire. Les Européens souhaitaient établir pays sur un nouveau territoire aux abondantes ressources ; les Amérindiens, eux, entretenaient des relations privilégiées avec la nature et ses composantes. Ces relations s'expliquent d'ailleurs à travers leur *cosmologie*. Alors que pour les premiers le territoire est considéré seulement en fonction de ses spécificités physiques et « circonscrit à l'intérieur de frontières fixes et exclusives », chez les seconds il est une entité sensible d'où émerge la vie, sur lequel ils se déplacent en fonction de leurs besoins et où n'existe aucune frontière.

Lorsqu'ils débarquèrent en Amérique, les Européens dans leur grande prétention de supériorité et de souveraineté, ne considéraient pas du tout les Amérindiens comme des habitants de ces terres puisque ceux-ci parcouraient le pays « comme des bêtes dans les bois au lieu de l'habiter ». Aussitôt, les Amérindiens furent désavantagés du à leur mode de vie nomade. Ainsi, on considérait les terres comme vacantes et sans propriétaires (doctrine *terra nullius*) donnant tous les droits aux nouveaux arrivés prêts à venir se servir. On disait également des autochtones qu'ils n'avaient pas de concept de la valeur de la terre et qu'ils exploitaient les richesses naturelles en vue de les accumuler uniquement (il s'agissait en fait de leurs réserves pour passer l'hiver). Pourtant, il existait au sein des communautés autochtones une notion de propriété, laquelle permettait à tous et chacun d'avoir accès à la terre et de l'exploiter librement. Plus récemment, on disait des autochtones qu'ils n'étaient « pas équipés pour faire face à la modernité » ce qui justifiait qu'on exerce constamment sur eux un contrôle et qu'on prenne possession de leur territoire, et du coup de leurs droits (résidence, chasse, pêche, etc.) sur ce dernier. Les Amérindiens devinrent donc les « *pupilles* » (sous la responsabilité) de l'État puisqu'ils étaient considérés comme des « *enfants* », des « *mineurs* », bref comme un peuple sans pouvoir, sans autonomie, sans reconnaissance et sans droit.



Le changement au niveau des ressources naturelles exploitées fut également une cause importante de la dépossession des territoires autochtones puisque lorsque la forêt et les mines devinrent un type d'exploitation plus important que les fourrures, la présence autochtone dérangeait : on avait besoin de ces terres et on allait les avoir par quelque pression politique que se soit.

Les politiques d'assimilation

Les politiques d'assimilation existent depuis les premiers contacts sous formes subtiles et se sont exprimées de plus en plus clairement à partir du XIXe siècle avec le système d'éducation et les

pensionnats ainsi qu'au travers de la Loi sur les Indiens. Pour l'ensemble des raisons déjà mentionnées, c'était un service pour l'« Indien » que de l'éduquer et de l'intégrer à la nouvelle société. Ces politiques ont évidemment participé à déposséder les autochtones de leurs territoires ancestraux. Parallèlement, la sédentarisation des Amérindiens dans les réserves a créé une rupture entre les autochtones, leur tradition et leur culture puisque le territoire (la nature) est l'unité fondamentale de la tradition autochtone. Leur arracher ce territoire est comparable à couper le clocher des églises. Mais au nom de l'Église catholique tout était permis : assimilation, dépossession, violation des droits, manipulation, trahison, etc.



Pour faire le point

Puisqu'on a volé l'identité des « Indiens », divisé les communautés et désorienté la tradition autochtone, il va de soi que les revendications territoriales de ces derniers constituent un moyen de résistance, une volonté de préserver ce que si longtemps on a persécuté et interdit. Les revendications territoriales signifient non seulement la récupération de portion de terre, mais également la survie de la tradition et la reconnaissance des droits ancestraux par le

gouvernement. Pour ce dernier, cela signifie par contre d'avouer un échec et de tracer davantage le chemin vers la honte. Mais n'avons-nous pas déjà honte ? Nous avons chassé les autochtones de leurs territoires « par la force des armes et des lois injustes ».

Comme pour une gestion intégrée d'un bassin-versant, d'une zone côtière et le développement régional par exemple, il est nécessaire d'accorder davantage de pouvoir aux communautés autochtones afin qu'elles puissent prendre certaines initiatives et se réaliser librement en fonction de leurs besoins et de leurs valeurs. Il est également impératif que le gouvernement et ses intervenants fassent preuve d'une ouverture et mettent de côtés l'héritage de l'époque coloniale, soit les représentations ethnocentriques et le sentiment de supériorité, car cette approche est révolue. Il serait bien aussi que ce message soit partagé, car je crois qu'on oublie (à défaut peut-être de ne pas avoir su), que les autochtones ne font pas seulement partie d'une histoire, soit celle de la construction du Québec : ils font partie du Québec et depuis bien plus longtemps que nous. Bien qu'il y ait rencontre de deux conceptions du monde, il y a sans aucun doute un terrain d'entente possible. C'est entre autre ce que nous dévoilent les récentes politiques.

Pour terminer, si nous développons un sentiment d'appartenance à une région ou à un endroit, nous sommes certainement en mesure de comprendre le sentiment d'appartenance qu'ont les autochtones envers le territoire de leurs ancêtres, territoire aux mille et un récits et aux mille et une légendes. Territoire de mémoire. Mémoire d'une relation entre l'espace et la tradition, maintenant entre l'espace et le temps. « Alors que le temps singularise l'événement et, ainsi, l'identifie, l'espace en fixe la mémoire en l'ancrant dans un ou des lieux : il permet l'incarnation du temps (*Béatrice Collignon, Les toponymes Inuit- Mémoire du territoire, Anthropologie et Sociétés, vol. 26, #2-3, 2002, p.45*) ». Les luttes territoriales actuelles semblent donc incuber l'ambiguïté entre nature et cultures, entre contemporanéité et traditions. Quel défi !

¹ Le mot *Kanata* signifie **grand village** pour les Iroquois, soit un chef-lieu, et désignait autrefois la ville de Québec. Ce mot surgit dans une conversation entre Donnacona (chef de Stadaconé) et Cartier, lors du deuxième voyage de ce dernier (*Kanata : l'héritage des enfants D'Aataentsic, Visions Autochtones, ONF*).

² Pour cet article, nous nous en tiendrons aux autochtones du Québec même si plusieurs aspects peuvent être transposés chez l'ensemble des communautés autochtones du Canada, de l'Amérique voire du monde entier.

³ Au sujet de l'exotisme, voir l'article « *Ces zoos humains de la République coloniale* », disponible sur le site <http://www.monde-diplomatique.fr/2000/08/BANCEL/14145>

Ça va aller!

Par Catherine Denis, géographe coopérante au Burkina Faso

« Alhah Oh Allah! Alhamdu lillâh! » Le soleil commence à peine à faire rougir le ciel que déjà la voix du Muezzin lance les premiers appels à la prière et m'arrache à mon sommeil. Ce qu'il restait de mes rêves est brusquement remplacé par le chaos de mes pensées : mon employeur, le projet de coopération décentralisée de OUEDRAOGO, le bailleur de fonds qui menace de mettre fin au contrat, la décision d'aller faire le diagnostic de neuf communes *in extremis*. Aya! Ça va aller.

Ça va aller : ces trois mots résonnent à mes oreilles si souvent depuis mon arrivée au Burkina Faso en mai dernier qu'il me semble qu'ils sont prononcés telle une prière pour apaiser les angoisses quotidiennes. Et des angoisses, il y aurait lieu d'en avoir. Situé au sud du Sahel, en Afrique de l'Ouest, le Burkina Faso est **LE** pays qui se trouve en avant-dernière position de la quasi-totalité des indicateurs de développement humain. Pauvreté, manque d'accès à l'eau, manque d'accès aux soins de santé, analphabétisme, malnutrition, insécurité alimentaire, nommez-les. Les statistiques sont alarmantes et les Burkinabés savent les utiliser pour obtenir des financements exorbitants des gouvernements du Nord. Ça va aller.



Dans l'ONG pour laquelle je travaille, je suis quotidiennement témoin de l'art burkinabé de convaincre les financeurs multilatéraux. Je baigne dans les projets de développement rural qui ont trait à la sécurité alimentaire et à la décentralisation de l'État. Mon rôle en tant que géographe. Hummm. Officiellement? Mettre en place une base de données SIG et superviser des projets. Concrètement? Je n'espère même plus arriver à cartographier les activités de l'ONG. Je passe la moitié de mon temps à amender des rapports d'activités et autres documents destinés aux bailleurs de fonds alors que l'autre moitié est destinée à aider à éteindre des feux! C'est d'ailleurs pourquoi nous partons aussi tôt ce matin, mes cinq autres collègues et moi en mission « sauvetage du projet de OUEDRAOGO ». Faites-moi confiance, ce dossier-là est brûlant. Le bailleur de fonds a le feu au Selon lui, rien n'a été fait depuis le lancement du projet. La réalité est bien plus complexe, mais ça, il n'en saura rien.

Je vais attendre le chauffeur dans ma « rue ». Sitôt assise que ma voisine Alima vient me rejoindre. Devant nous, les écoliers, les porteurs d'eau et les vendeurs ambulants s'activent. Mes voisines partent au marché, le bébé au dos. « Bonjour Tantie, ça va? », « Ça va! », « Et le mari? », « Et la santé? », « Et le travail? ». Du pur bonheur. J'ai doublement le cœur en fête à l'idée que je n'aurai pas besoin d'affronter la circulation chaotique sur ma petite moto. Aujourd'hui, ce sont mes collègues qui viennent me rejoindre. D'ailleurs, voilà le véhicule flambant neuf de l'ONG qui pointe son nez au bout de la voie

rouge. Le véhicule est un peu trop gros, un peu trop neuf, un peu trop propre pour que je me sente à l'aise en disant au revoir à Alima. « Que Dieu nous donne la chance de se revoir demain! » « Amen! »

Dans les hauts parleurs du 4X4, la voix de Sankara me tire hors de mon délire géographique : « Le développement du Burkina par les Burkinabés! ». Mes collègues passent et repassent les discours du chef de la Révolution burkinabée. 21 ans après sa mort, ses discours sont encore d'actualité. Sankara a su donner aux Burkinabés la fierté d'être Burkinabés et d'être Africains. Pendant ses trois ans au pouvoir, il a fait pour le développement de son pays, plus que ce que le Président actuel a su faire depuis ces 21 dernières années. Mes collègues étaient là lorsque la Haute-Volta est devenue le Burkina Faso. Ils ont scandé des milliers de fois « La patrie ou la mort, nous vaincrons ». Ils y ont cru. Mais Sankara a été tué, la Révolution étouffée et depuis, c'est le règne de Compaoré. Mes « intellectuels révolutionnaires » sont nostalgiques et il y a de quoi! Moi-même, j'ai la gorge nouée en écoutant sa voix. L'ambiance est lourde. Ça va aller, ça va aller...

« Wô Sanwidi! Tu veux nous faire danser dêh! Y'a quoi? » « Le goudron est fini Oh! » La piste qui nous mène à notre destination finale a été ravagée par les pluies. Plus qu'une heure à se faire brasser la cocotte pour traverser les 33 derniers kilomètres. Courage au chauffeur, ça va aller!

Enfin, nous arrivons dans la première commune à diagnostiquer.

Humm... C'est louche. La mairie est déserte. Seul dans un local sommaire, le Secrétaire Général frappe à un doigt les touches de sa dactylo. « Une réunion? Ah Bon! Vous avez averti le Maire? » Visiblement, l'information n'a pas circulé. « Y'a pas de problème, laissez-moi un moment, je vais réunir les gens. » En moins d'une heure, près de 40 personnes (Conseillers municipaux, représentants des groupements agricoles, tout, tout tout!) sont entassées dans la salle. Pourtant, les travaux aux champs ne sont pas encore complètement terminés.



Alors que je me demande si, sans per diem, nous serions capables de mobiliser autant de personnes aussi rapidement, l'exercice commence. Nous venons rencontrer ces gens afin qu'ils nous donnent leur avis sur les contraintes et les atouts de leur commune. À partir de là, nous dégagerons avec eux les pistes d'actions prioritaires pour notre programme. « Quels problèmes éprouvez-vous au niveau de la gestion des ressources naturelles? » « Nous manquons de moyens pour maîtriser l'eau de surface! Notre barrage est ensablé! Nous avons besoin qu'on délimite les périmètres maraîchers aux abords du barrage! » Je suis impressionnée de constater à quel point l'assistance, composée d'une majorité d'analphabètes et de personnes

n'ayant pas fréquenté l'école, arrive à évoquer de manière explicite et consensuelle les problèmes liés à leur territoire et les actions à mettre en œuvre pour améliorer la situation. On sent que ce n'est pas la

première fois. Des ONG, ils en ont vu passer. Rapidement, on fait le tour de nos thématiques et nos « bénéficiaires » retournent aux champs avec quelques graines d'espoir et quelques francs de plus en poche. De notre côté, l'équipe semble satisfaite. Nous avons une liste de présence bien remplie pour prouver que nous avons fait l'exercice. Nous gardons quand même un arrière-goût amer de la démarche. On fait les choses parce qu'elles sont demandées par le Nord et non parce qu'elles ont un sens au Sud... Mais ça, ils n'en sauront rien!

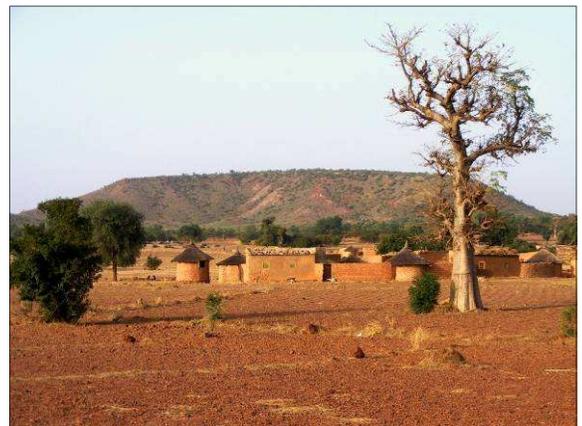
Comme dans toutes les missions terrain dignes de ce nom, la journée se termine devant une bière bien fraîche. On m'explique que les populations de cette zone sont tellement habituées aux diagnostics participatifs qu'ils savent même quoi répondre en fonction de l'ONG qui les interroge. C'est la demande qui s'adapte à l'offre. Les « bénéficiaires » adaptent leurs besoins en fonction des actions qu'ils savent que l'ONG est capable d'offrir. Quand on se demande si les ONG font plus de désordre que d'ordre... La question est plus que jamais d'actualité!

Soyons réalistes, l'information que nous avons recueillie aujourd'hui n'est pas suffisamment objective pour satisfaire le bailleur et notre travail ne s'arrêtera pas là. Prochaine étape : compléter l'exercice avec des données de base. Je me rappelle la dernière fois où j'ai tenté cette gymnastique relationnelle. Aya, le bordel! Bien motivée, je m'étais pointée à l'Institut National de la Statistique pour chercher LA monographie qu'il nous manquait. Après avoir trouvé le document tant désiré, ce qui est déjà une victoire en soi, on m'a fait comprendre qu'il n'y avait pas moyen de le photocopier. J'ai tenté tant bien que mal de négocier pour sortir le document, mais rien n'à faire. La seule option qui me restait était de retranscrire sur place les données dont j'avais besoin. Arrivée au service complètement bredouille, j'explique la situation à mes collègues. Après quelques coups de fil, mon voisin me balance le document tant convoité par courriel. Eh oui! Même pour obtenir des données publiques, on doit bagarrer et le vainqueur sera celui qui est armé du plus grand nombre de contacts et des meilleurs talents de négociateur. Je dois admettre que même si mon cursus en géo m'a appris à savoir rassembler, analyser et présenter efficacement des données, ici ce n'est pas suffisant pour assurer la crédibilité d'un dossier! Il faut savoir faire aller le réseau de contacts et s'assurer de l'appui des personnes clés. Dans ce domaine, mes collègues burkinabés assurent et moi je prends des notes!

À peine arrivée à la mi-parcours de ma découverte du Burkina et de ses codes culturels, il me reste encore beaucoup de choses à comprendre sur les façons de fonctionner ici. Les gens ont leur propre façon de fonctionner qui est en phase avec leur environnement, leur histoire, leur culture, leurs contraintes politiques et économiques. J'ouvre grand les yeux et j'apprends. Au risque d'entrer dans les clichés, je vous avoue que déjà, je sais que, ce que je retiendrais du Burkina, c'est sa chaleur. Pas seulement celle de midi, quand le soleil liquéfie le plastique, mais avant tout celle qui unit les hommes. Mais surtout et plus encore leur courage et leur capacité à surmonter les obstacles le sourire aux lèvres en disant : Ça va aller! Ça va aller!

On se voit au printemps prochain!

Wend na kot nindaré! Que les ancêtres et les Dieux veillent sur vous et sur vos familles!





COLLOQUE EN GÉOGRAPHIE



Mémoires de baccalauréat

Projets,

Stages,

Mémoires de maîtrise,

Voyages géographiques,

Et bien plus encore

+ un Conférencier invité !

AU COEUR DE LA GÉO FÉVRIER 2009

Pour tous renseignements :

colloquedegeographie@yahoo.ca

VOUS VOULEZ PRÉSENTER ???

Il n'est pas trop tard !!!

Contactez nous par courriel

Le développement éolien au Québec

Par Étienne Bachand, étudiant à la maîtrise en géographie

Je m'intéresse depuis quelques temps au développement des parcs éoliens au Québec, mais plus précisément dans notre région : le Bas-Saint-Laurent.

Le propos de mon texte n'est pas de me positionner pour ou contre le développement éolien mais plutôt de vous donner quelques pistes d'informations sur la manière que le développement éolien se réalise jusqu'à ce jour. Je suis pour le développement d'une énergie verte mais à quel prix? Les expériences récentes de certaines municipalités démontrent que le développement se fait de manière non encadrée et que des petites communautés sont laissées seules contre de grandes multinationales. Dans ce contexte, les intérêts mercantiles semblent prendre le dessus sur les intérêts des communautés. De plus, l'acceptabilité sociale est difficile puisqu'il y a un manque d'informations objectives auprès des populations, notamment à propos des effets négatifs liés à la proximité des éoliennes.

Je suis originaire d'un milieu urbain sur la rive-sud de Montréal. J'ai quitté ce milieu depuis déjà plusieurs années et je me suis établis depuis quelques temps dans la petite municipalité de Saint-Valérien dans l'arrière-pays du Bic. J'ai d'abord migré dans la région pour des raisons académiques (je suis d'ailleurs encore à l'université), mais maintenant j'y reste pour la qualité de vie et de l'environnement. Le rythme de vie associé à la ruralité me convient très bien et le contact presque quotidien avec mon environnement, la nature, la terre, les paysages font maintenant partie de ma vie.

Les Paysages

La notion de paysage prend toute sa signification lorsque l'on parle du développement éolien puisque, selon les goûts, il le détériore ou l'améliore mais ne laisse personne indifférent. Devant chez moi, il y a un merveilleux paysage agricole: des champs de cultures variées qui évoluent au rythme des saisons, entrecoupés de petits îlots forestiers et ponctués de vieilles maisons et granges. Au loin, je vois le fleuve et lorsque le temps est vraiment clair, je vois les hautes falaises sableuses en érosion entre Longue-rive et Forestville. Enfin, au printemps et à l'automne, des milliers de bernaches et d'oies des neiges viennent embellir le tout. En fait, c'est un paysage typiquement bas-laurentien que je trouve particulièrement beau.

Cependant, depuis quelques années, le Québec a décidé d'implanter des parcs d'éoliennes dans plusieurs villages magnifiques sans vraiment se soucier de la valeur de leurs paysages. Pourtant, ces derniers sont souvent mis en valeur comme des attraits touristiques importants.

Une éolienne possède une tour de 80 mètres à 100 mètres et à cela, il faut ajouter la portée du rotor (les palmes) qui est d'environ 80 mètres de diamètre. Au total, c'est un édifice de 120 à 150 mètres de haut. Cela représente un édifice de 30 à 35 étages (Figure 1). À Rimouski, aucun édifice n'atteint cette hauteur. À titre de comparaison, le clocher de la cathédrale culmine à 69 mètres. En termes de structure anthropique, on peut faire plus discret.

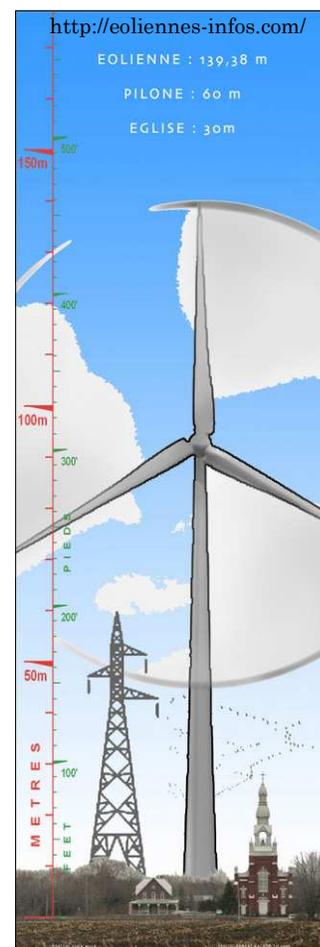


Figure 1. Comparaison de la hauteur moyenne d'une éolienne.

Lors du dernier appel d'offre de 2 000 MW d'Hydro-Québec, la municipalité régionale de comté (MRC) Rimouski-Neigette avait proposé un projet de parc éolien dont une partie se situait devant chez-nous venant largement modifier le beau paysage que je vous ai décrit précédemment. En mai dernier, le projet n'a pas été retenu, mais un autre appel d'offre de 250 MW pour des projets de parcs communautaires municipaux est prévu cet automne. La MRC devrait présenter un autre projet de moindre envergure. En plus de perturber le paysage par leur gigantisme, des études montrent que les éoliennes sont une source de bruit considérable qui peut affecter la santé des riverains (Chourard et al., 2006).

La Réglementation

Tout près d'ici, il y a un projet déposé par la Compagnie Kruger -énergie chevauchant les municipalités de Saint-Luce et Saint-Flavie qui a été retenu. En consultant l'article sur le sujet dans l'édition de septembre-octobre du Mouton Noir, on apprend que l'acceptabilité sociale du projet est loin de faire l'unanimité, même qu'il y a une ferme opposition au projet (Lefebvre, 2008). En termes d'acceptabilité sociale une petite recherche sur Internet en dit long. Au Québec il y a le site <http://eoliennes-infos.com/> et en France <http://www.ventdecolere.org/>.

De plus, dans l'article on apprend la faiblesse du règlement de contrôle intérimaire éolien (RCI) pour la MRC de la Mitis. Par exemple, les distances minimales pour la construction sont très faibles, les éoliennes peuvent être à seulement 350 mètres des maisons, 125 mètres des rangs et 750 mètres de la 132 qui est collée sur le fleuve à certains endroits. À la fin de l'article, on conseille aux gens résidant en campagne de s'intéresser au RCI de leur MRC. C'est ce que je me suis empressé de faire en étant déçu de constater que ma MRC n'ait pas fait une meilleure réglementation.

En consultant le site Internet TechnoCentre éolien (<https://www.eolien.qc.ca>), on peut consulter l'ensemble des projets éoliens en cours au Québec et la liste des règlements de contrôle intérimaire par MRC ou municipalité (Figure 2).



Figure 2. Localisation des parcs éoliens au Québec

La MRC Rimouski-Neigette, comme plusieurs autres, ne va pas très loin dans leur réglementation. En bref, les règles établies sont très peu limitatives afin de ne pas empêcher un éventuel projet de parc éolien sur leur territoire. La MRC Rimouski-Neigette, concède une distance minimale des maisons de trois fois la hauteur de l'éolienne (environ 350 mètres), une fois et demie des routes municipales (environ 180 mètres) et il n'y a aucune considération pour les lacs mis à part de ne pas implanter d'éoliennes dans les bandes riveraines! Par contre, la rivière Rimouski bénéficie d'une zone tampon de 550 mètres. Ce qui est le plus aberrant, c'est qu'il n'y a aucune distance minimale du parc national du Bic, à part qu'une simulation visuelle qui doit démontrer qu'aucune partie d'éolienne n'est visible à partir des points de vue identifiés (Figure 3). Au sujet de la hauteur maximale des éoliennes, il n'y a aucune restriction sauf de ne pas entraver le corridor aérien ou les télécommunications!

Certaines MRC se donnent une marge de manœuvre légèrement plus élevée comme Kamouraska, Rivière-du-Loup, Témiscouata ou Baie-Comeau qui établissent la distance minimale de 500 mètres des habitations. À Baie-Comeau et Rivière-du-Loup, ils ont établi une interdiction de construire des éoliennes dans une bande riveraine du fleuve Saint-Laurent de 1,5 km et 4,0 km respectivement.



Figure 3. Points de vue identifiés au Parc du Bic, où aucune partie d'éolienne ne doit être visible. Les points identifiés sont à très basse altitude au niveau des plages et non sur le Pic Champlain par exemple.

Les gestionnaires et décideurs ont été largement influencés par des études qui mentionnent qu'à 500 mètres le bruit n'est plus perceptible et qu'il n'y a plus aucun effet sur la santé des riverains (<https://www.eolien.qc.ca>).

Pourquoi ne se sont-ils pas aussi inspirés d'études internationales faites dans des pays ayant un historique éolien de plusieurs décennies?

Entre autre, des études ayant été menées aux États-Unis, en Allemagne et aux Pays-Bas en 2001, mentionnaient que suite à l'installation d'un parc éolien les riverains ont manifestés leur inconfort face au bruit généré par la rotation des palmes. On mentionne que 96 % des riverains habitants entre 250 mètres et 800 mètres considéraient le bruit perçu comme gênant (Échantillon de 229) (Pierpont 2005). Dans certaines

conditions, le bruit des éoliennes pouvait s'entendre jusqu'à 3 km.

Une autre étude menée en 2007 présente les règles fondamentales de la physique de propagation du bruit. Il en ressort notamment que les conditions météorologiques influencent largement la propagation du bruit. La température de l'air et l'hygrométrie ont une influence sur la variation de la propagation et un accroissement notable de la distance de perception. Ce qui signifie que l'intensité du bruit est plus forte les journées brumeuses, pluvieuses ou lorsque les nuages sont bas (Abalain et al., 2007).

On retrouve une foule d'articles qui évoquent que la distance de 500 m est trop faible. Entre autre, un article publié en 2004, en Angleterre, qui stipule que les centrales éoliennes peuvent rendre les riverains malades jusqu'à 1,6 km (Milner 2004). En 2006, l'Académie de Médecine de France publiait un rapport recommandant de ne pas construire d'éolienne à moins de 1,5 km d'habitations sous peine de conséquences nuisibles pour la santé des riverains (Chourard et al., 2006). Suites à la publication de ces études, certaines communautés ont décidé de prendre les devants comme le comté de Riverside en Californie qui exige que la distance minimale soit de 3,2 km des habitations. Une entreprise Allemande, Retexo-RISP GmbH, spécialisée dans l'industrie de l'environnement, refuse d'ériger des éoliennes à moins de 2 km des habitations.

Les gisements à fort potentiel éolien

Il est intéressant de constater que le développement actuel se fait majoritairement dans des régions où la densité de population est relativement élevée. Le Québec est pourtant grand et sa densité de population n'est pas du tout la même du sud au nord. Peut-être que les grands espaces à faible densité de population pourraient faire l'objet de plus grandes études.

Loin est mon idée de saccager encore plus le nord (exploitation forestière et barrages), mais les faits parlent d'eux-mêmes. Les atlas éoliens produits en 2004 mentionnent que les gisements à fort potentiel éoliens se retrouvent au nord du 52^e parallèle tandis que ceux à potentiel moyen se situent dans le golfe du Saint-Laurent (Figure 4) (Benoit et Wu, 2004). Les valeurs de vitesse moyenne des vents au-dessus du 52^e se situent entre 8 et 10 m/s avec des maximums atteints au niveau du 53^e et 57^e. Tandis que dans le Bas Saint-Laurent les vitesses moyennes du vent se situent entre 5 et 7 m/s.

Section ENVIRONNEMENT

L'argument souvent amené pour justifier un développement éolien dans le Bas-Saint-Laurent est l'accessibilité de la ressource et du réseau de transport d'énergie en place, ce qui surpasse le fort potentiel éolien au nord du 52°. Cependant, l'utilisation par les compagnies du réseau de transport publique en surcharge risque d'accélérer la détérioration du réseau de transport. L'accessibilité de la ressource dans le Saint-Laurent n'est pas gratuite. Tout dépend de qui payera la facture de cette détérioration?

Près des gisements à fort potentiel éolien du nord, il y a une certaine accessibilité et une proximité des grands réseaux de transport d'énergie, comme les grands complexes hydro-électriques de La Grande et de Manicouagan-Outarde. Je n'envisage nullement d'implanter des éoliennes sur l'île René-Levasseur ou les Monts Groulx, mais je m'interroge sur le fait qu'aucun projet n'a été présenté à Hydro-Québec au Nord du 52° lors du dernier appel d'offre.

Pourquoi un gisement aussi important reste sans intérêt et qu'on s'entête à insérer des parcs éoliens entre deux rangs bas-laurentiens à peine espacés de 1,5 km?

Pourquoi les MRC et les municipalités présentent des RCI incomplet avec des distances minimales aux habitations très faibles malgré des expériences connues aux États-Unis, en France et en Allemagne?

Pourquoi les gouvernements n'ont pas proposé un projet national, plutôt que de laisser les municipalités gérer les dossiers éoliens ?

Baucoup de questions sans réponse !

C'est dans cette optique que le Québec tente d'ériger plusieurs parcs éoliens dans des zones urbanisées et habitées sans qu'il n'y ait de réel consensus scientifique et social. On a l'impression que les multinationales veulent implanter les éoliennes le plus rapidement possible, sans se soucier réellement des impacts sociaux et environnementaux.

Références:

- Abalain, J.P., Chazal, J.Y., Schumpp, B., 2007, *Impacts sanitaires du bruit des centrales éoliennes industrielles-Laxisme de réglementation*, Agence française de sécurité sanitaire environnementale, 25pp.
- Beaudry raymond, 2008, *Le dilemme entre homo sapiens et homo faber le mouton noir*, Octobre novembre 2008.
- Benoit Robert et Yu Wei, 2004, *Cartographie et analyse du gisement éolien du Québec par le système West*, Environnement Canada-Recherche en prévision numérique, Dorval Québec 23 pp.
- Claude-Henri Chouard, Louis Auquier, Jean-Paul Bounhoure, Jean Cauchoix, Yves Chapuis, François Legent, Henri Loo, Pierre Pène, Alain Morgon, Patrice TransBa-Huy. 2006, *Le retentissement du fonctionnement des éoliennes sur la santé de l'homme, rapport et recommandation*, Académie Nationale de Médecine, 17 pp.
- Collectif, 2008, *Énergie éolienne et acceptabilité sociale, Guide à l'intention des élus municipaux*, 164pp
- Lefebvre Louis, 2008, *Projet éolien de Saint-Luce-Avant la première consultation, Kruger , trois fois tu renieras ta parole, Le mouton noir*, Septembre-Octobre 2008
- Milner, C. 2004, *Wind farms 'make people sick who live up to a mile away'*, Daily Telegraph, Angleterre, rédigée le 25 janvier 2004
- Pierpont, Nina, 2005, *Health, hazard, and quality of life near wind power installatrions How close is to close?* Malone (New York, USA) Telegram, 5 pp.
- Pigeon, G., Audet, L., 2006, *Règlement de contrôle intérimaire éolien pour la MRC Rimouski-Neigette*, Adopté le 13 septembre 2006.

Sites Internet

- Kruger-Énergie consulté le 12/11/08 Documentation de la session publique d'information http://www.krugerenergie.com/html/fr/eolien/ke_eolien_fr.html
- Bureau des audiences publique sur l'environnement, consulté le 12/11/08, Documentation présenté lors d'audience par Cartier énergie éolienne pour le parc de Baie-des-Sables. <http://www.bape.gouv.qc.ca/sections/mandats/eole-valleau-sables/documents/DA7b.pdf>
- Radio canada, 2008, *MRC Rimouski-Neigette Parc Éolien des devoir à refaire publié le 14 mai 2008 site le site internet de Radio canada Est du Québec*, Consulté le 12/11/08

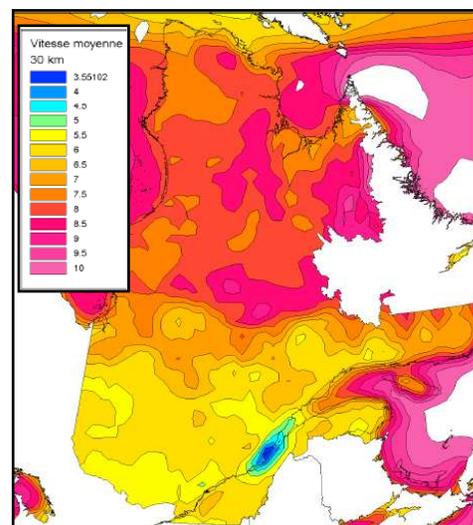


Figure 4. Vitesse moyenne du vent sur l'ensemble du Québec, modélisation WEST à 30 km de maille. Évaluée à 80 m au-dessus du sol.

UNE GÉOGRAPHIE QUI BARBE

Thomas Buffin-Bélangier et Yanick Larue, module de géographie, Université du Québec à Rimouski

INTRODUCTION

À l'UQAR, plusieurs évidences suggèrent que la barbe est un déterminisme géographique (Figure 1). D'abord, et dans un ordre chronologique, on observe de la première année du baccalauréat à la troisième année une nette tendance à l'augmentation de la surface faciale barbue chez les étudiants de géographie. Ensuite, il est devenu rare de se trouver en présence de plus d'un étudiant à la maîtrise en géographie qui soit imberbe. Et, finalement, certains jours de pluie, plus de 90% des professeurs et chargés de cours en géographie se barbent. Il n'en faut pas plus pour soulever les questions rasantes : le phénomène est-il le fruit du hasard? Si non, est-ce un processus vernaculaire ou peut-on généraliser à l'ensemble du corps professoral géographique de la planète? Pour répondre à ces questions, cet article présente les résultats d'une étude sur le port de la barbe dans les milieux universitaires occidentaux. L'objectif premier de l'étude vise à identifier si la proportion des géographes barbues est significativement différente de celle des barbues de d'autres sphères académiques.

MÉTHODOLOGIE

Le protocole est simple. Le visage de 425 membres de corps professoraux de 16 départements universitaires selon 10 disciplines académiques en Amérique et en Europe ont été systématiquement scrutés (Tableau 1). Le choix des départements provient d'un échantillonnage totalement pseudo-aléatoire en quota stratifié par *googling*. Les sites retenus devaient impérativement comporter des photos individuelles des membres du corps professoral.

Chaque photo des membres du corps professoral était évaluée selon une série de variables complexes. La première constituait la prédisposition génétique à la pilosité faciale (homme/femme). La deuxième représentait l'intensité du processus de croissance

pileuse (avec barbe / sans barbe). Une définition opératoire de barbe fut nécessaire et la figure 2 illustre cette définition. Pour assurer l'objectivité, le site www était visité par deux observateurs non-aléatoires et non-indépendants ayant suivi une formation minimale de la reconnaissance faciale à l'aide de la figure 2.



Figure 1. : Modélisation conceptuelle de l'évolution temporelle du déterminisme géographique de glabre à barbu.

Section RECHERCHE

Département	N. départements	N. professeurs	N. moyen de prof. par département	N. moyen de dép. par professeur	Total
Architecture	1	60	60.0	0.02	121
Biologie	1	16	16.0	0.06	33
Chimie	2	28	14.0	0.07	44
Économie	1	24	24.0	0.04	49
Géographie	5	126	25.2	0.04	156
Histoire	1	29	29.0	0.03	59
Physique	2	73	36.5	0.03	112
Politique	1	10	10.0	0.10	21
Relations internationales	1	39	39.0	0.03	79
Sciences de la terre	1	20	20.0	0.05	41
Somme	16	425	274	0.47	715

Tableau 1. Caractéristiques de l'échantillon.

La base de données produite permet de tester plusieurs hypothèses à l'aide de tests d'indépendance du khi-carré. La valeur du khi-carré mesure l'écart entre la distribution des fréquences observées et la distribution des fréquences attendues sous l'hypothèse d'une absence de relation entre les deux variables produisant le tableau de contingence.



Figure 2. Avec et sans barbe : définition opératoire.

RÉSULTATS

Sur les 425 membres de corps professoral, 17.2% étaient des professeurs et 82.8 % des professeurs (figure 3a). Dans ces derniers, 72.7 % figuraient imberbes, 18.8% portaient la barbe et 8.5% demeuraient indéfini. De ces derniers, 100% étaient indéfinis parce que leur photographie ne figurait pas sur la page www (Figure 3b). Ainsi, les analyses porteront sur 322 professeurs avec ou sans barbe répartis dans des départements de 14 disciplines dont près de 30% provenant de départements de géographie (Figure 3c).

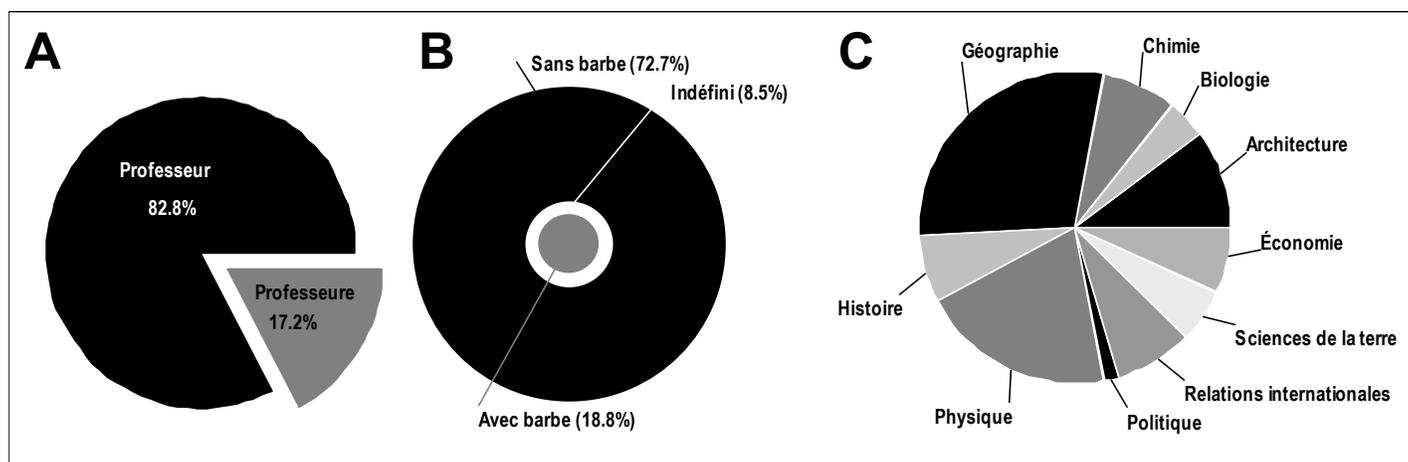


Figure 3. Proportions diverses.

Section RECHERCHE

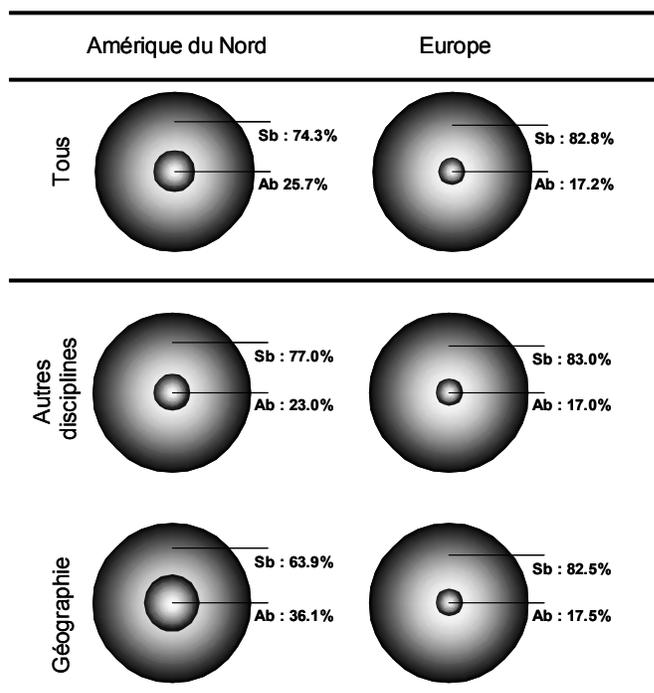
Le tableau 2 révèle la proportion de barbus par département. Ce tableau montre deux choses. D'abord, il semble plutôt clair que les départements propres aux sciences dites naturelles présentent des plus hauts taux de barbus que les départements propres aux sciences dites humaines où les glabres dominent nettement. Cependant, cette observation n'est pas significative lorsque les départements sont tous considérés indépendamment ($\chi^2=3.93$, $p=0.91$) et elle ne l'est pas plus lorsque l'on regroupe les départements en deux catégories (sciences naturelles – sciences humaines) ($\chi^2=1.07$, $p=0.29$). Ensuite, la géographie, habituellement située dans le plan de cisaillement de ces deux types de sciences, présente un taux de barbus qui la positionne du côté du haut du tableau visuellement, mais plutôt dans le centre lorsque l'on considère l'étendue des proportions. Ce constat totalement arbitraire ne sera pas testé.

Département	Proportion de barbus (%)
Biologie	30.8
Sciences de la terre	27.8
Géographie	24.2
Physique	21.5
Architecture	21.2
Chimie	20.0
Relations internationales	19.2
Économie	18.2
Histoire	13.6
Politique	0.0

Tableau 2. Proportion de barbus selon le département.

La figure 4 montre distinctement que les géographes de l'UQAR

se barbent proportionnellement plus que leurs collègues du monde ($\chi^2=26.3$, $p=0.00$) qui eux présentent une proportion de facio-pilosité similaire à celle des collègues d'autres départements du monde ($\chi^2=0.0$, $p=0.985$). Un faible effet continental ($\chi^2=3.51$, $p=0.06$) émerge lorsque l'on compare tous les professeurs d'Amérique du Nord à ceux d'Europe (tableure 1). Cet effet s'exacerbe dramatiquement ($\chi^2=4.34$, $p=0.04$) lorsque l'on considère plus spécifiquement les professeurs de géographie (tableure 1). À noter que dans tous les cas la proportion de barbus ne dépasse pas un ratio de 36 % alors qu'il a été montré que le taux de géographes barbus de l'UQAR est de près de trois fois supérieur.



Sb : Sans barbe ; Ab : Avec barbe

Tableure 1. L'effet continental.

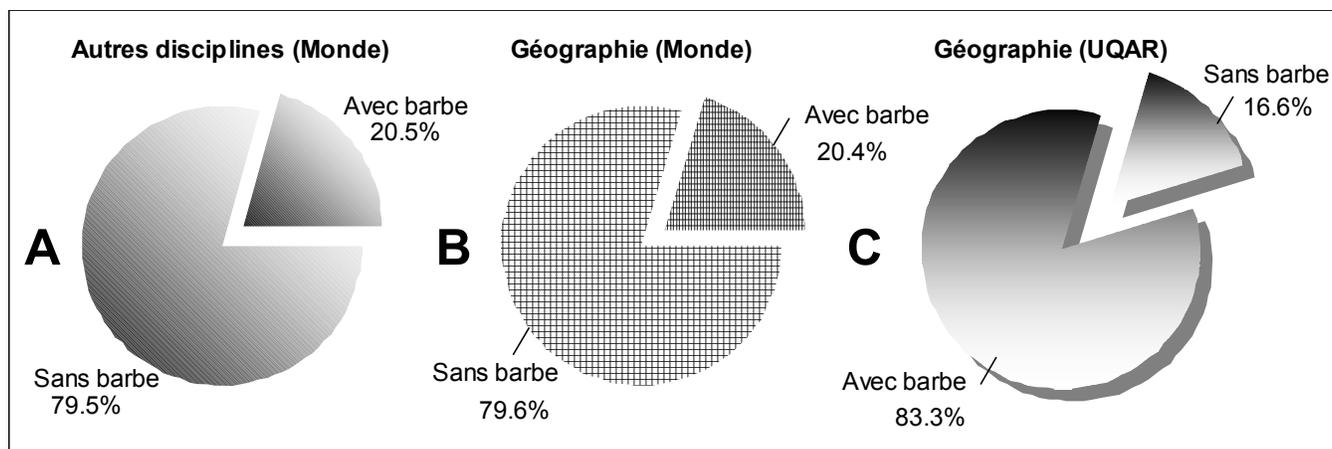


Figure 4. Proportions de barbus chez les professeurs de toutes disciplines dans le monde, de géographie dans le monde et géographie à l'UQAR

DISCUSSION

À la lumière des résultats, le port de la barbe par les professeurs géographes de l'UQAR peut être vu comme l'expression exacerbée d'une tendance nord-américaine du port de la barbe chez les géographes. Cet état de fait peut être lié à une forme de déterminisme géographique puisque l'UQAR est l'une des universités les plus nordiques de l'Amérique du Nord. Il est en effet connu que la présence de la barbe augmente la rugosité faciale et diminue de ce fait les vitesses du vent dans la couche limite faciale, qui devient par ailleurs plus turbulente, et, par conséquent, diminue les échanges thermiques et le refroidissement épidermique qui en est corollaire (Osczevski, 1995). Certains ont cependant souligné que le port de la barbe ne diminuait pas de manière significative les pertes de chaleurs faciales puisque ces dernières se situaient surtout au niveau du bout du nez et des oreilles (Edwards et Burton, 1960).

Une réflexion plus profonde sur les motifs concourant au port de la barbe demeure tangiblement bancal. Néanmoins, il importe de souligner que deux catégories de rugosités pileuses émergent lorsque l'on s'étonne à s'intéresser à la variabilité du phénomène dans le temps aux échelles hebdomadaires et mensuelles. Il y a d'abord la barbe arborescente qui persiste et demeure mais surtout qui se fait jardiner avec le plus grand soin et, dans certains cas, se sculpte honnêtement. Puis, il y a la barbe graminée dont l'intensité varie du gazonnée serré à l'arbutif généreux. Cette dernière se corrèle allègrement aux facteurs internes de l'extrinsèque, *id est* les matins gris, les semaines surchargées, l'oubli et le reste. Cette catégorie, cependant, ne fait pas dans la pérennité et tend à disparaître les jours d'importance, *id est* le lundi, le jour de cours, le jour de la collation des grades ou celui de la prise de photo pour la page www. Ce dernier point en soulève un autre, et non le moindre : l'étude postule que la photo sur la page www constitue un échantillonnage représentatif des 365 jours de la vie annuelle de chaque professeur. Ce qui est questionnable, en effet.

Finalement, il en coûterait de ne pas souligner que, à l'instar des professeurs de géographie, plusieurs personnages marquants (Moïse, Confucius, Socrate, Da Vinci, Darwin, Marx, Lincoln, Reeves, ...) mais surtout plusieurs géographes marquants (figure 5) ont porté la barbe comme critère de sagesse, de pouvoir ou de mode (Wikipedia, 2008). Les auteurs voit dans cette corrélation l'expression spontanée du goût du fruit du hasard puisque selon le proverbe : *la sagesse est dans la tête, non dans la barbe* (Roussel, 2008).

CONCLUSION

Une analyse visuelle systématique des photographies de 322 professeurs permet de souligner la signification de la proportion de barbues dans le corps professoral de géographie de l'UQAR. Cette proportion loin d'être purement vernaculaire constitue néanmoins l'optimum d'une expression typiquement nord américaine.

Pour valider la signification de l'effet UQAR chez les étudiants de géographie, une campagne d'échantillonnage dans les départements du monde pour recueillir des séries photographiques *in situ* est en préparation mais conditionnelle à un financement « Gillette ».

RÉFÉRENCES

- Edwards M. et Burton, A.C. (1960) Temperature distribution over the human head, especially in the cold. *J. Appl. Physiol*, 15, 209-211.
- Osczevski, R.J. (1995). The basis of wind chill. *Arctic*, 48, 372-382.
- Wikipedia [en ligne], Barbe (site visité le 10 novembre 2008). URL: <http://fr.wikipedia.org/wiki/Barbe>
- Roussel, P. [en ligne], Les Barbues (page consulté le 10 novembre 2008). URL :<http://pagesperso-orange.fr/les.barbus>



Figure 5. Figures géographiques.

Trois semaines sur le terrain – Ouelle indeed !

Par Suzan Taylor, étudiante à la maîtrise en géographie

Le terrain – une des raisons fondamentales de l’engouement des étudiants et des professionnels de la géographie pour leur discipline. Il y en a pour tous les goûts, que nous ayons une préférence pour la géographie humaine ou physique (réflexion absurde : ceux qui aiment les deux sont-ils bigéographes ???). Une campagne de terrain est une expérience riche, avec des rebondissements, des aventures loufoques et même parfois stressantes. Tout le monde adorant raconter ses expériences de terrain à ses amis autour d’un café ou d’une bonne bière, je prends le crayon à défaut de la parole pour partager avec vous la première portion de ma campagne de terrain pour mon projet de maîtrise, aventure de trois semaines, haute en couleurs.

Le projet

Il serait approprié que je vous résume un peu mon projet, question de vous mettre dans le bain. La Figure 1 illustre bien les différentes sections de la rivière Ouelle : linéaire semi-encaissé, transition fluviale et superbes méandres. La rivière Ouelle, située à mi-chemin entre Québec et Rimouski, traverse le village de Saint-Pacôme, lui-même situé directement

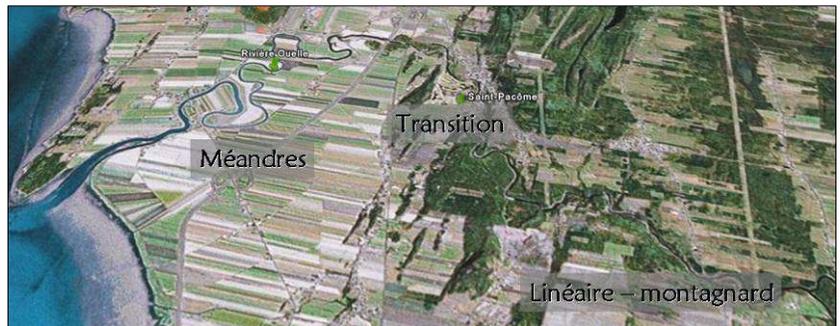


Figure 1 : Styles fluviaux de la rivière Ouelle

dans la transition

entre les styles fluviaux plus classiques. À la hauteur du village, il y a régulièrement des embâcles de glace de diverses intensités, contrairement aux autres portions de la rivière. En 2005, un embâcle et l’inondation résultante ont causé pour plus de 500 000\$ de dommages. C’est énorme, particulièrement pour un village comptant moins de 1800 citoyens !



Figure 2 : Cicatrices glacielles sur un arbre riverain

Les facteurs hydroclimatiques de mise en place des embâcles sont reconnus, et je ne prendrais pas le temps ici de les énumérer. Par contre, le rôle de la morphologie du système fluvial sur la mise en place des embâcles est beaucoup moins étudié. Même si certaines caractéristiques sont pointées du doigt (on pense notamment aux méandres, aux étranglements, aux changements de pente et aux confluences), l’hypothèse de mon projet de maîtrise stipule que dans les transitions fluviales, il y a une concentration de ces agents morphologiques, rendant les transitions plus propices à la mise en place des embâcles de glace. Ainsi, si cette hypothèse s’avère vraie, on peut cibler les transitions comme des endroits prioritaires pour la gestion de ce risque naturel.

Pour confirmer cette hypothèse, un des indices à prendre en compte est les cicatrices sur les arbres riverains. En effet, l’impact d’un bloc de glace cause une blessure importante sur les arbres, qui,

s'ils survivent, commence à cicatriser (Figure 2) année après année. Une densité de cicatrices plus élevée indique une concentration spatiale des événements d'embâcles et la dendrochronologie permettra éventuellement de confirmer cette concentration de manière temporelle. De plus, nous pourrions jumeler les années retrouvées par dendrochronologie aux données hydrologiques et climatiques, pour tenter de trouver des signatures climatiques et hydriques liées aux embâcles.

Avant le départ

Une campagne de terrain demande évidemment un peu de préparation avant le départ. Une fois les objectifs du projet établis, il faut déterminer les moyens pour obtenir les données nécessaires pour rencontrer ces objectifs. Cela peut donner lieu à quelques tête-à-tête avec le directeur de recherche, mais surtout à plusieurs temps de réflexion personnelle. Comme je vise à être au moins à moitié aussi structurée que Thomas, mon directeur, j'en suis arrivée à faire une liste des choses à faire avant le départ. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que cette liste s'est rapidement allongée pour ressembler à une tâche titanesque : confection de cartes avec accès, confection de fiches de segmentation, préparation et rapatriement du matériel, etc.

Ayant un party de famille à Drummondville les deux jours avant la date de départ fixée (dimanche le 20 juillet), je devais absolument rapatrier l'ensemble du matériel avant de quitter pour la fin de semaine. Je prends donc ma liste de matériel de plus d'une et page et demie à simple interligne et m'aventure dans le D-505, le laboratoire de granulométrie au sous-sol et l'entrepôt du CN. Après moult cascades et recherches plus ou moins fructueuses, ça y est, ne reste plus qu'à faire mes valises, aller voir toute la familia et revenir à Rimouski chercher Laure, assistante de terrain par excellence. Je ne suis plus qu'anticipation et excitation – au grand dam probablement de mes collègues de lab, qui, dans leur for intérieur, doivent avoir hâte que j'aie été stressée ailleurs !!!

Ça y est...

Enfin, on se mouille ! Laure et moi nous lançons corps et cœurs ouverts dans la rivière Ouelle. La première journée, nous voulons tester la méthode de caractérisation ainsi que la méthode de fabrication d'un profil longitudinal. On se fixe un objectif à première vue réaliste, c'est-à-dire parcourir environ un kilomètre. Après tout, mon terrain consiste à un segment de rivière de 30 kilomètres, dont une quinzaine sont canotables. À environ 2 kilomètres à pied par jour, une journée pour le canot, ça nous laisse théoriquement amplement le temps de prendre quelques jours de congé, faire les sections transversales, la granulométrie et le repérage des cicatrices. Théoriquement. Notre première journée se solde par une avancée somme toute assez maigre de... 300 mètres. Refusant de nous décourager, on se dit que c'est normal, au moins la méthode fonctionne bien, et que le rythme ne peut qu'accélérer.

Thomas se joint à nous la deuxième journée. Après une averse intense de 15 minutes, nous sommes fins prêts et trempés à l'os pour reprendre le travail. L'été ayant été ma foi fort pluvieux, le débit de la Ouelle est assez élevé et il n'y a pas de bancs d'accumulations nous permettant d'avancer rapidement. Les traverses sont parfois périlleuses – heureusement que Thomas est là. Ça nous permet de jouer aux femmes fragiles et lui de jouer l'homme fort et galant. De plus, l'eau de la Ouelle est teinte, à l'instar des rivières de la Côte-Nord, rendues brunes par la matière organique en décomposition dans les tourbières. Le résultat : une rivière profonde et foncée, à très gros blocs, et chaque pas est accompagné d'une incertitude quant à la profondeur à laquelle le pied sera posé. Avec raison, Laure peine à suivre dans ses bottes à



**Figure 3 : Laure et le
« River Dance »**

vaches (Figure 3) les « river legs » expérimentées de Thomas ainsi que moi dans mes waders avec feutre anti-dérapant sous la semelle. J'en suis malgré tout quitte pour une ou deux plonges, avec arrivée brutale des genoux sur un bloc. Ça m'apprendra à rigoler des stépettes de Laure ! Nous localisons enfin nos premières cicatrices sur les arbres. L'enthousiasme est légèrement fléchi lorsque ce que nous croyons être l'ampleur de la tâche est révélé : une photo, une mesure, une identification et une localisation GPS par arbre prend malgré tout quelques minutes.

Lors du départ de Thomas trois jours plus tard, nous avons parcouru en tout 6 kilomètres. Nous continuons le travail seules pour une journée, et Pierre (Simard) vient nous rejoindre avec le canot pour caractériser la portion à méandres. À mon grand désespoir, on se rend vite compte que, contrairement à notre hypothèse de départ, la presque totalité des arbres dans ce segment est cicatrisée... À la suite de l'arrachement de plusieurs de mes cheveux, j'ajuste la stratégie d'échantillonnage, et nous finissons par passer 5 jours dans un segment qui au départ n'était supposé n'en prendre qu'un seul. Heureusement, la température est de notre côté et il ne pleut que la nuit – ce qui n'empêche pas le débit de monter lentement mais sûrement.

Les jours se suivent et se ressemblent : réveil tôt, café et déjeuner, on se rend sur le terrain, on répertorie les cicatrices (sors la caméra, prends une photo, range la caméra, mesure le DHP, prends un point GPS, estime la hauteur de la cicatrice. Sors la caméra, prends une photo, range la caméra, etc.). On a eu la visite de Sylvio (Demers), qui a malheureusement amené la pluie avec lui. La routine était donc rendue à : sors la caméra, prends une photo, essuie la caméra, mesure le DHP, attends que le GPS capte le signal, essuie la face, prends un point GPS, essuie le carnet, estime la hauteur de la cicatrice, frissonne – il ne faisait même pas 10° C... en juillet. Après avoir mentionné que « la bière sera donc bonne à soir ! », comme par magie, la caméra à Sylvio rend l'âme. Comme la caméra est essentielle et que la mienne se remet de sa baignade de la veille, nous nous rendons donc à la voiture de Sylvio laissée à l'aval, pour nous rendre compte que les clés de la voiture sont dans la mini-van – à trois kilomètres à l'amont. Pour diverses raisons, nous avons opté pour le taxi. Je vous laisse imaginer la scène : trois hurluberlus attendant le taxi trempés à l'os, habillés en bottes de pêche et agrémentés de ruban à mesurer et de vestes de sauvetage. Heureusement qu'il ne pleuvait plus ! Le taxi arrive, et Sylvio, en bonne conscience et sans arrière-pensée, commence à enlever ses waders pour ne pas détremper le siège. Il regarde la conductrice et lui lance un beau : « Ce sera pas long madame, j'arrive, j'vas juste enlever mes culottes » !!! Heureusement, la dame est dotée d'un excellent sens de l'humour et le trajet en taxi se fait dans la bonne humeur générale.

Ceci dit, le support moral et physique apporté par l'ensemble des gens qui sont venus me donner un coup de main est inestimable. Il s'agissait de ma première campagne de terrain d'aussi grande envergure. Sur son terrain, l'étudiant est rapidement confronté à des décisions méthodologiques qui le suivront pour au moins plusieurs mois... Ces décisions doivent souvent être prises très rapidement, et il est impossible de prévoir leurs conséquences sur la validité des données (donc du projet de maîtrise). Il s'agit d'une source de stress assez importante, et on vient à questionner le moindre de nos gestes. Sans compter qu'après un certain temps, je ne me sentais plus apte à prendre la moindre décision, incluant quoi manger pour déjeuner ! Pour les questions importantes, on se tourne alors vers notre directeur, qui de toute évidence va répondre à nos questions par un : « Et toi, Sue, qu'est-ce que t'en penses ? ». J'ai réussi de peine et de misère à résister à l'envie de hurler un JE L'SAIS PAS !!! dans le téléphone, de lancer le combiné et de me rouler en position fœtale en suçant mon pouce. Je dois une fière chandelle à Laure et Sylvio pour l'obligation d'aller prendre un café en plein milieu d'une journée (maintenant que j'y pense, cette obligation était peut-être plus motivée par une envie d'être au chaud et au sec !) pour discuter de mes états d'âme et de stratégie à adopter. Il était temps, une semaine et demi après le début du terrain, que je réalise que ce n'est pas mal d'avoir eu les yeux plus gros que la rivière et d'avoir sous-estimé le temps nécessaire pour chaque objectif.

Ainsi calmée, j'ai pu prendre la vie plus à la légère et on continue le travail avec bonhomie. Ceci n'empêche pas une légère frustration à l'égard de certaines espèces végétales... Un contact à un type de plante urticante me laisse l'intérieur du bras enflé pour quelques heures, et rouge et piquant pour deux jours. Nous devons aussi sans cesse traverser des bosquets d'aubépine. Cette plante comporte plusieurs propriétés médicinales, mais aussi des épines très dures pouvant être plus longues que mon majeur (Figure 4). À première vue, l'arbuste paraît inoffensif, mais on comprend vite pourquoi l'aubépine a beaucoup été utilisée comme clôture naturelle pour les pâturages...

Le retour

Ça y est, c'est la dernière journée. Nous ne pouvons pas crier victoire tout de suite – il reste à paqueter les petits, aller terminer deux petites sections, revenir à Rimouski et remettre le matériel à sa place. Nous sommes crevées et n'avons absolument pas envie de finir de répertorier ce qui sont maintenant rendues des /\$% » !\$% de cicatrices... mais on se console en se disant qu'à midi, c'est fini. Malgré tout, Laure et moi sommes un peu tristes que l'aventure s'achève. Je dois dire que Laure est une personne exceptionnelle avec qui j'ai eu énormément de plaisir non seulement à travailler avec elle, mais aussi à partager mon quotidien dans un appartement des résidences du Cégep de la Pocatière rendu puant de l'humidité de notre linge de terrain. Nous avons partagé beaucoup de beaux moments, et avons eu une superbe complicité et une belle jasette tout au long de cette belle épopée.

Ce fut un trois semaines très intense, où Laure et moi n'avons pris qu'en tout 2 jours de repos segmentés en demi-journées. Les chiffres sont par contre assez impressionnants : nous avons parcouru plus de 54 kilomètres de berge, pris plus de 2100 photos, j'ai perdu plus de 10 livres, et nous avons répertorié 1604 cicatrices. Ouf ! Ça m'a pris quatre jours avant de cesser de me réveiller en me demandant où nous devons aller pour continuer à repérer les cicatrices... Mais vous savez quoi ? Malgré la fatigue, malgré le stress, malgré la pluie, je serais prête à recommencer n'importe quand !

Il s'agit ici de seulement quelques extraits de toute cette belle campagne de terrain. Je tiens à mentionner et à remercier tous les autres qui sont venus me donner un coup de main, la première, deuxième et troisième ronde : Geneviève Allard, Valéry B. Hamel, Bernard Héту, Yanick Larue, Isabel Lemus-Lauzon, Taylor Olsen, Mathieu Leblanc, David Lacombe et Dominique Arseneault. Sans vous tous, j'en serai encore à mes premiers deux kilomètres !



Figure 4 : Épine d'un arbuste maléfique – l'aubépine

La vie après...

Par Catherine Plante, géographe

Pendant nos études on se demande tous un peu ce que à quoi ressemblera la vie de l'autre côté du mur, lorsqu'on sortira du cocon universitaire. C'est une question légitime parce qu'on fournit énormément d'efforts pour avoir ce bout de papier qui nous propulsera éventuellement à l'extérieur. Cependant c'est difficile d'avoir une idée avant d'y être totalement.

Pour ma part, c'est une question qui m'angoissait passablement. On peut passer toute la durée de son baccalauréat à préparer ce moment, par contre une donnée contenue dans l'équation demeure incontrôlable. Celle de la chance ou plutôt du : Être au bon moment, au bon endroit. Pour ma part, c'est principalement ce facteur qui m'a porté pendant la première année au Conseil de gestion du bassin versant de la Yamaska. En effet, j'y suis entrée comme stagiaire pour la durée estivale en ne me faisant aucune illusion sur la pérennité de cet emploi. Je me voyais au chômage en septembre pour cause de manque de financement, ce qui n'est pas rare dans les organismes de bassin versant. Cependant, avec l'« Avènement » des cyanobactéries, plusieurs choses ont changé dans les organismes de bassin versant (et sont éventuellement appelées à changer encore plus). Ainsi, une chose en entraînant une autre, je me suis tour à tour retrouvée chargée du « Plan cyanobactéries » et chargée du « Plan directeur de l'eau ». Ce qui est une position beaucoup plus stable dans l'organisme et où on peut espérer un semblant de pérennité d'emploi.

Ce très court bout de chemin ne fait que vous montrer à quel point il est impossible de tout contrôler dans sa carrière. Par contre lorsqu'on arrive en place dans un poste qu'on aime, c'est à ce moment que le jeu commence. En effet, je me suis vite rendue compte que sortir de l'école ne voulait pas dire arrêter d'apprendre. En effet, la gestion par bassin versant regroupe tous les acteurs de l'eau provenant de secteurs différents à une même table dans le but de les concerter et d'éventuellement les représenter. Cependant, quoi de plus difficile que de représenter les secteurs qu'on ne maîtrise pas? Ainsi je me suis retrouvée dans la situation où j'apprends encore plus que lors de mes cours d'université (je ne veux offusquer aucun professeur, mais il y a une différence entre aller à des cours et apprendre par nécessité d'être crédible dans son emploi).

Ce qu'il faut retenir également c'est que le marché du travail est comme une toile d'araignée. Une fois qu'on est entré dans le domaine et qu'on a commencé à bâtir son réseau, il est beaucoup plus facile de trouver un autre emploi. En fait c'est un peu comme ailleurs, on sera toujours plus porté à engager quelqu'un qui nous a été recommandé ou qu'on connaît, mais encore faut-il avoir une renommée positive. Je tiens également à vous dire que la géographie commence de plus en plus à prendre sa place dans le secteur public et privé. Que ce soit dans les municipalités, dans les MRC, dans les firmes de consultants ou dans les organismes de bassin versant, nous sommes de plus en plus reconnus pour notre formation. Nous avons une vision globale et réaliste du monde qui nous entoure et cette caractéristique est très appréciée. Donc soyons fier d'être géographe, ça nous portera loin!

Colloque de l'AQQUA

Par Susan Drejza, étudiante à la maîtrise en géographie

Le XI^{ème} colloque de l'AQQUA (Association Québécoise pour l'étude du Quaternaire) avait pour thème « **Changements environnementaux et dynamique des hydrosystèmes anciens et actuels** ». Il a été organisé par trois professeurs de géographie de l'UQAR: Pascal Bernatchez, Thomas Buffin-Bélanger et Bernard Héту. Pour l'occasion, cinq grands hydrosystèmes que l'on retrouve sur l'ensemble du territoire québécois ont été documentés : les milieux humides, les hydrosystèmes montagnards, fluviaux, côtiers et marins. Ces systèmes sont très dynamiques et extrêmement sensibles aux changements environnementaux, qu'ils soient localisés ou globaux.

Ce rendez-vous des quaternaristes (spécialistes de l'étude de la période géologique du quaternaire), géomorphologues et géographes québécois a donné lieu à plus de 42 présentations et 7 affiches dont plusieurs de la part d'étudiants, ainsi qu'à 3 conférences de la part d'invités prestigieux : Bernard Francou (IRD, Quito), Pierre Richard (Université de Montréal) et Paolo Antonio Pirazzoli (CNRS, Laboratoire de géographie physique, Meudon). Les quelques 90 participants étaient chercheurs, étudiants, professionnels ou représentants d'instances gouvernementales et venaient aussi bien du Québec que du Canada ou d'Europe. Ces trois jours de conférence ainsi que la journée sur le terrain ont permis un échange fructueux de connaissances nouvelles et d'idées novatrices. Bernard Francou a, en plus de sa présentation durant le colloque, réalisé une conférence grand public intitulée : « Le recul actuel des glaciers de montagne dans le monde est-il exceptionnel à l'échelle des 10 derniers millénaires ? » qui a attiré plus d'une centaine de Baie-Comois et de congressistes.

Les étudiants de l'UQAR se sont démarqués par la qualité de leurs travaux pour lesquels ils ont reçu plusieurs prix : le prix de l'AQQUA de la meilleure communication orale étudiante a été remis *ex-æquo* à Chantale Quintin (UQAR) et Ursule Boyer-Villemare (Ismer-UQAR); le prix Alan S. Trenhaile du GCRG pour la meilleure affiche étudiante à Étienne Bachand (UQAR) et le prix Jean Claude-Dionne, du nom du renommé géographe/géomorphologue québécois, du GCRG a été remis à Benoît Vigneault (UQAR) pour l'excellence de sa présentation et de ses travaux de recherche.

Le comité d'organisation tient à remercier ses commanditaires qui ont rendu l'évènement possible : l'UQAR, le centre Boréal du Saint-Laurent, le programme Émission nette de GES de réservoir, l'AQQUA, le groupe canadien de recherche en géomorphologie et le groupe de recherche BioNord.

Photos page suivante

Section VIE en GÉO

Photographies de Daniel Cyr

Les congressistes du XI^{ème} Colloque de l'AQQUA



Benoît Vigneault et Jean-Claude Dionne



Étienne Bachand et
Yves Michaud



Ursule Boyer-Villemaire,
Martin Lavoie et
Chantal Quintin

Comité organisateur et conférenciers invités

Bernard Hétu, Bernard Francou, Pascal Bernatchez, Pierre Richard, Paolo Antonio Pirazzoli et Thomas Buffin-Bélanger

CONCOURS PHOTO GAGNANTS 2008



Géographe au travail



Pascal Bernatchez

Le dendrochromagnon

« Espèce rare vivant sur les bordures côtières de la Côte-Nord et qui n'a pas peur de se mouiller pour une galette de bois ! Il serait responsable de la disparition des castors polaires »

Faune et flore

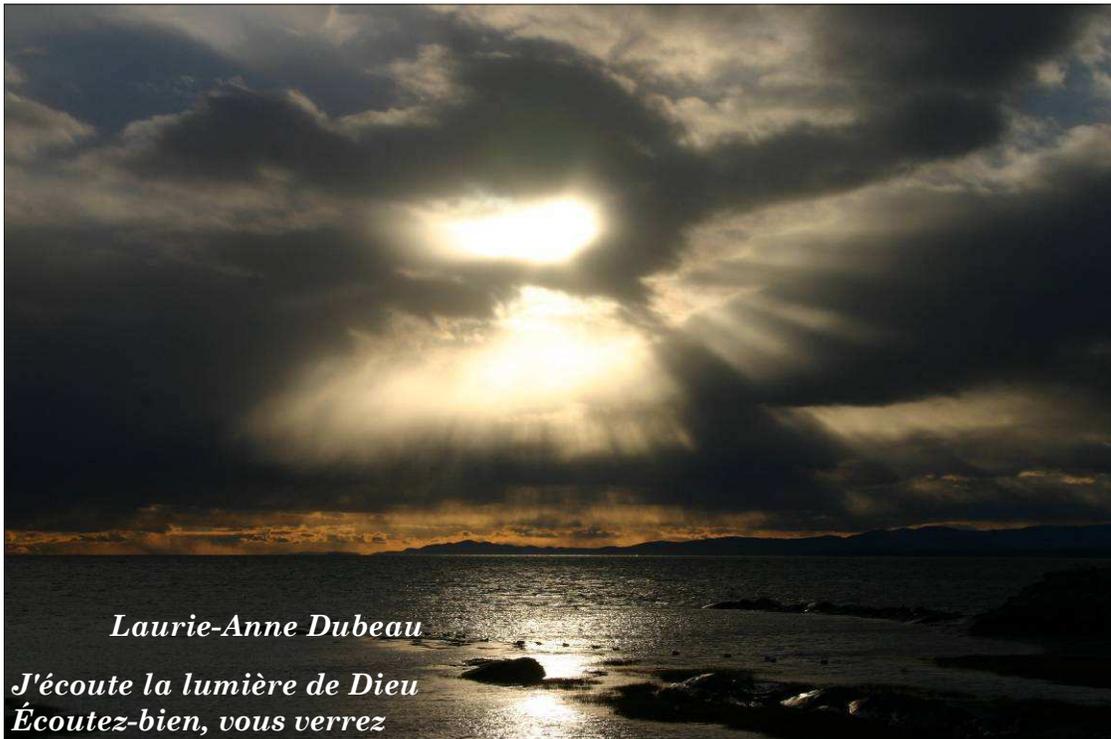


Christian Fraser

Le tour de l'île

«facile les relevés de bornes dans les marais de l'île d'Orléans!»

Paysage



Laurie-Anne Dubeau

*J'écoute la lumière de Dieu
Écoutez-bien, vous verrez*

Susan Drejza

Irrigation gravitaire au Maroc



Géographie physique



Sarah Drolet-Laflamme

Le grondement du Piton, Le Tremblet (La Réunion, France) avril 2007

«Piton de la Fournaise, un des volcan les plus actif de la planète, entre dans une de ses plus importante éruption du siècle»

PROCHAIN CONCOURS PHOTO (2009)

Vous, esprits et âmes d'artiste, envoyez nous vos plus belles photos! Peut-être serez-vous les plus grands photographes de l'année 2009!

Thèmes du concours:

- ◆ Géographe au travail
- ◆ Géographie physique: processus
- ◆ Géographie humaine: peuple et culture
- ◆ Faune et flore
- ◆ Géo-cun talent

***Surveillez les
babillards pour les
règlements du
concours***

Les photographies doivent être prises après février 2008.

Date limite de soumission: 1 mars 2009

NAISSANCES



Raphaëlle : Louise-Anne Belzile et
François Truchon



Misha : Mélanie Miousse et
Benoit Talbot



Quand vous aurez fini de lire ce
journal, n'oubliez pas :

Recyclez-le ou partagez-le !

Il y a sûrement quelqu'un autour
de vous qui serait intéressé à le
lire !!

Le n° 8 arrive
Date de tombée : 10 mars 2009
Pensez-y !!!

AVIS À LA POPULATION !



Un journal ça prend évidemment des gens pour le lire, mais ça prend aussi des gens pour le faire **naître, vivre et grandir** ! Ces gens ça pourrait être vous alors n'hésitez pas, prenez contact avec nous!

Vous vous sentez inspirés ?
Ne laissez pas passer l'occasion. Écrivez un article pour la prochaine édition de Géouï-dire :

VOTRE revue de géo !!!

L'équipe du journal : geoui-dire@hotmail.com

*Géographe un jour,
Géographe toujours !!!*

